



Université Toulouse 2 Jean Jaurès

UFR Sciences, Espace, Société

Département Sciences Économiques et Gestion

Master 1 La Nouvelle Economie Sociale

L'ELEVAGE INDUSTRIEL PORCIN, UN MODELE REMIS EN QUESTION.

Soutenu et présenté le

Par

Clémence Grosnit

Promotion 2017-2018

« Dehors, les yeux des animaux allaient du cochon à l'homme et de l'homme au cochon, et de nouveau à l'homme ; mais déjà il était impossible de distinguer l'un de l'autre. »

Georges Orwell, La Ferme des Animaux, 1945

TABLE DES MATIERES

Table des matières	4
REMERCIEMENTS	6
Résumé	7
abstract	8
INTRODUCTION	10
I) Comment est né le système d'élevage industriel porcin ?	13
A) Les États-Unis, pionniers dans l'industrie inventent un modèle et imposent leurs méthodes	13
1. Le fordisme avant l'heure	13
2. L'entre-deux guerres accélère les innovations	15
B) La fin de la Seconde Guerre Mondiale accélère les changements en matière de production	17
1. La France doit reconstruire le pays en modernisant son agriculture	17
2. Ce projet transforme le travail de l'éleveur de porc	20
C) Depuis les années 1970, l'élevage industriel devient la norme	22
1. La PAC industrialise l'agriculture	22
2. « There is no alternative » le credo libéral	25
II) L'élevage industriel entraîne pourtant des conséquences lourdes sur les plans animal, humain & environnemental	29
A) LES conséquences sur les animaux et l'environnement sont désastreuses	29
1. La zootechnie entraîne des dérives	29
2. les problèmes environnementaux en amont et en aval de la production s'accroissent	32
B) Les travailleurs en pâtissent	34
1. Les conditions de travail sont rudes	34
C) Tout cela a des répercussions sur la santé des consommateurs	38
III) Face à ces dérives, des modèles de production différents sont-ils envisageables pour un futur plus durable ?	42

A) DES rapports de force sont en jeu et contrôlent le marché	42
1. Le NAMI a des intérêts économiques et politiques aux Etats-Unis	42
2. L'influence des lobbys est la même en France	44
B) POURTANT, « il y a des alternatives » qui remettent en question le modèle dominant	46
1. Le porc suédois est un modèle viable.....	46
2. Un exemple local : Le Porc Noir Gascon	48
C) Cependant, ces alternatives restent marginales	49
1. Les éleveurs qui choisissent la production biologique se retrouvent confrontés à d'autres difficultés.....	49
.....	53
Conclusion.....	54
Bibliographie	57
Essais	57
Articles	57
documentaires audio et vidéos	58
Sites internet	58

REMERCIEMENTS

J'avais envie d'adresser mes sincères remerciements à ceux qui ont contribué à l'élaboration de mon mémoire.

Je tiens tout particulièrement à remercier Elsa Pibou, qui m'a guidé dans la préparation de mon travail et encouragé pendant la rédaction de celui-ci. Son aide m'a été précieuse.

Je remercie également toute l'équipe pédagogique de l'Université Jean Jaurès qui a fait de son mieux pour nous transmettre les informations malgré des circonstances particulières.

Et, je tiens en dernier lieu à adresser un grand merci à mes parents pour leur fine relecture de mon travail ainsi qu'à mes amis sans qui cette année n'aurait pas eu la même saveur.

RESUME

Une des forces du système dans lequel nous vivons, c'est que nous ne voyons toujours que le produit fini. Qu'il s'agisse d'un téléphone dernier cri, de vêtements à la mode ou même d'une tranche de jambon, tout nous est présenté prêt-à-l'emploi.

Il est alors plus difficile de se rendre compte des secrets que cachent ces objets. Prenons par exemple, un emballage de tranches de jambon dans un supermarché, ce qui nous est présenté sur l'image sera soit une prairie verdoyante, soit un porcelet rose et souriant. Pourtant, derrière ces représentations bucoliques, se cache l'industrie porcine.

Ce système d'élevage intensif représente aujourd'hui 99% de la production totale de viande en France. Et il se porte on ne peut mieux. En 2016, notre pays a élevé plus de 13 millions de porcs, la moitié moins que nos voisins espagnols, leader européen du marché. Ces chiffres restent cependant très modestes en comparaison aux 70 millions de porcs élevés par les producteurs américains.

Rien ne semble pouvoir arrêter l'afflux de monnaie dans cette énorme tirelire qu'est l'industrie porcine. Pourtant, celle-ci est aussi vorace que les porcs qu'elle nourrit. Elle engloutit des terres agricoles, la souffrance des animaux et la santé des consommateurs.

Aussi, il peut sembler invraisemblable qu'il n'existe pas d'autres systèmes de production capables d'ébranler le mastodonte sur le marché de la viande de porc.

Dans ce mémoire, nous tenterons de retracer l'histoire de l'industrie porcine avant de nous intéresser aux dérives qu'elle entraîne afin d'essayer de comprendre comment et pourquoi ce système semble inébranlable.

ABSTRACT

A strength of the system we live in is that we only see the finished product. Either it is a high-tech smartphone or brand new clothes or even a slice of ham. Everything we are shown is ready-to-use.

The easier it is to be used, the harder it is to realize what is hidden behind these common things. Yet, over the sweet packaging of a pink slice of ham looms the pork industry.

Nowadays, this intensive farming system reaches 99% of the whole French meat production. And this system is blossoming year after year. In 2016, French pork industry raised 12 billion of pigs. That is half as much as the Spanish industry, which is the leader in European Union. However, these figures stay far from the 70 billion of pigs raised by the American farmers.

It seems that nothing can stop the wealth to enter the huge piggy bank that the pork industry is. Yet, this industry is as voracious as the pigs it feeds. It swallows agricultural lands, animal's pain and consumer's health.

This is the reason why it might seem strange that no other kind of industry managed to bother the giant intensive farming system.

In this dissertation, we are going to try to explain the history of pork industry in order to comment the consequences that come with. Then, we will try to understand how and why does the intensive farming system seem untouchable

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Le marché de la viande de porc est un marché des plus florissants. En effet, cette viande est la plus produite et la plus consommée à l'échelle mondiale. Depuis quinze ans à travers le monde, il est produit chaque année, plus de 100 millions de tonnes de porcs, contre 80 millions de tonnes de volaille et 65 millions de tonnes de viande de bœuf. La production française se place à la 4ème position en Union Européenne, derrière celle de l'Espagne, passée en tête en 2016 devant la production allemande, anciennement leader du marché, et celle de la Pologne. Si nous produisons autant de viande de porc en France, c'est d'abord pour répondre à la forte demande intérieure ; nous sommes en effet, les troisièmes plus gros consommateurs de porcs en Union Européenne. Mais c'est également grâce à l'augmentation des importations chinoises de ces dernières années que notre production nationale se maintient à plus de 12 millions de porcs en 2016. Si ces chiffres sont déjà très impressionnants, ils s'avèrent encore plus élevés dans d'autres régions du monde, notamment en Amérique du Nord et plus encore en Chine. Ce pays, non content d'importer une grande partie de la production mondiale produit lui-même près de la moitié de la viande porcine mondiale.

Pour s'adapter à cette demande globale toujours plus croissante, l'industrie porcine a connu de profondes transformations. Du fait de l'internationalisation des échanges depuis maintenant une quarantaine d'années les innovations dans l'agriculture industrielle n'ont eu de cesse de s'accélérer entraînant ainsi un bouleversement profond du métier d'éleveur mais également de nombreuses dérives dont les médias commencent à se faire les relais.

En effet, depuis quelques années déjà, plusieurs scandales sanitaires ont éclaté et ont été révélés par différents médias, ce qui a contribué à alerter la population quant à la réalité de l'élevage industriel intensif. Nous savons aujourd'hui que la tranche de jambon que nous achetons en supermarché ne provient pas d'un porc élevé en plein air nourri à l'orge, au maïs ou aux pois, mais d'un porc élevé pour et par des industriels. Dans un élevage industriel classique - et ce type d'élevage représente 99% du cheptel français - il y a en moyenne près de 900 animaux parqués dans des hangars sans fenêtre où ils ont à peine la place de se mouvoir. Le bruit des ventilations, les cris des animaux ainsi que les mauvaises odeurs sont présents de jour comme de nuit et accompagnent le travail du porcher. Au-delà de la question du bien-être

animal, c'est également celle de la santé humaine et celle de la préservation de la nature qui sont en jeu. A vouloir gagner des parts de marchés toujours plus importantes et conquérir de nouveaux territoires, les industriels négligent ou feignent d'ignorer les conséquences désastreuses qui accompagnent ce modèle de production. En effet, celui-ci entraîne une mise en danger de la santé du consommateur par assimilation d'antibiotiques contenus dans la viande de porc, un manque de reconnaissance et de fortes pressions psychologiques pour les porchers qui subissent de plein fouet la mauvaise image de la filière, et un risque environnemental sur l'eau, l'air et les sols dont la biodiversité mettra longtemps à se remettre dans certaines régions plus exploitées, ce qui a déjà pu être constaté à l'occasion des marées vertes en Bretagne par exemple. Cette région étant celle qui concentre 60% de l'ensemble de la production française, elle est également la plus sensible à la pollution industrielle.

Bien que l'élevage industriel porcin soit le plus efficace en termes de rendements et même s'il permet de proposer un prix de produit fini le moins cher du marché, ce prix se répercute sur les méthodes de production employées qui sont extrêmement coûteuses dans les domaines de la protection sociale, animale et environnementale que cette viande nécessite. Pourquoi alors, l'industrie du porc ne parvient-elle pas à changer la donne et proposer des alternatives responsables pour le bien-être de tous ?

Afin de répondre à cette question, il est essentiel de revenir sur l'histoire et la mise en place du système de production industriel tel que nous le connaissons aujourd'hui, pour analyser ensuite les diverses conséquences qu'un tel « modèle » entraîne aujourd'hui à plusieurs niveaux avant enfin, de s'interroger sur la difficile mise en place d'alternatives pourtant plus enviables à bien des égards.

PARTIE I

COMMENT EST NE LE SYSTEME
D'ELEVAGE INDUSTRIEL PORCIN ?

I) COMMENT EST NE LE SYSTEME D'ELEVAGE INDUSTRIEL PORCIN ?

A) LES ÉTATS-UNIS, PIONNIERS DANS L'INDUSTRIE INVENTENT UN MODELE ET IMPOSENT LEURS METHODES

1. LE FORDISME AVANT L'HEURE

En 2016, Les États Unis ont produit plus de 11,3 millions de tonnes de viande de porcs, ils étaient le troisième pays producteur derrière la Chine (52,2 millions de tonnes) et l'Union Européenne prise dans son ensemble (23,4 millions de tonnes). Ce volume ne tend pas à diminuer puisque les chiffres de 2017 confirment la tendance. Ce phénomène s'explique à la fois par la forte demande domestique dont ils bénéficient ainsi que par une demande extérieure très élevée. En effet, 21% de leur production était exportée en 2016. C'est un atout dont le leader mondial chinois ne dispose pas puisque ce pays n'exporte que 0,36% de sa production et, nous l'avons dit plus tôt, importe également une partie non négligeable des productions européennes et américaines. Il n'est pas étonnant que les États Unis soient un leader mondial de l'industrie porcine compte tenu de leur ancienneté sur le marché.

Tout commence au cœur de la seconde Révolution Industrielle. Si en Angleterre, les innovations se sont principalement multipliées dans le domaine du textile, aux États Unis elles se concentrent rapidement sur le domaine de l'alimentation. Le modèle des grandes industries anglaises est réemployé pour son efficacité de rendement dans les abattoirs du Nouveau Monde dès la fin du XIXème siècle. Pourtant, ces derniers ne peuvent fonctionner qu'en période hivernale. En effet, en raison de son extrême fragilité, la viande ne résiste pas longtemps à des changements de température. Mais en cette première et historique période de croissance où tout devient possible, une solution est vite trouvée pour répondre à ce problème. Une première innovation émerge dans la Région des Grands Lacs, un peu avant 1850. On la doit à un certain John Plankinton qui, le premier, à l'idée de réfrigérer un atelier d'abattage à l'aide de briques et de paille, ce qui permet à la viande de se conserver un peu mieux. Bien que rudimentaire, cette nouvelle méthode va prendre de l'importance pendant et surtout après la Guerre de Sécession (1861-1865). Il est vrai que la Guerre nécessite un apport accru en vivres pour les soldats au front et c'est à cette période que va véritablement se développer la production de viande

séchée, plus facile à acheminer que la viande crue et donc périssable. En effet, un an avant le début de la guerre, la petite ville de Milwaukee dans l'Illinois transforme 51 000 porcs en charcuterie. En 1862, ce nombre a quasiment quadruplé¹. La fin de la Guerre de Sécession a également vu naître d'ingénieuses innovations en matière de conditionnement. Dès 1866, on commence à abattre des porcs toute l'année grâce à de nouvelles méthodes de réfrigération. Celles-ci consistent à prélever de la glace en hiver afin de l'implanter directement dans les parois des usines entre des blocs de sciure et de bois afin qu'elle ne fonde pas une fois les beaux jours revenus. Même s'il y a de nombreux problèmes d'isolation et de moisissures, cette technique permet à l'industrie de produire de la viande été comme hiver.

Si les méthodes de conservation de la viande se sont améliorées, c'est également le cas de son transport. Jusqu'alors, il était beaucoup plus aisé de transporter de la charcuterie que de la viande fraîchement coupée. En effet, cette dernière ne pouvait être acheminée d'une ville à l'autre et il était alors obligatoire de conserver les porcs vivants lors du trajet. Cela entraînait des coûts supplémentaires car ceux-ci devaient être nourris et il y avait une perte considérable entre le poids de l'animal vivant et la quantité de viande qu'on pouvait en tirer une fois ce dernier abattu. C'est ce qui donna l'idée à Gustavus Franklin Swift de fabriquer des wagons réfrigérés dès 1881. Étant implanté à Chicago, il rassemblait le bétail dans la ville, l'abattait sur place avant de le transférer au plus vite dans ses wagons réfrigérés qui alimentaient alors tout le pays. Ce projet permit la croissance exponentielle de la ville de Chicago puisqu'elle passa de 112 000 habitants en 1860, à plus de 500 000 en 1880 avant d'atteindre plus d'un million de personnes seulement dix ans plus tard. Ce procédé ne cessa de s'améliorer : afin de ne jamais briser la chaîne du froid, les wagons s'arrêtèrent vite directement aux portes des abattoirs grâce à un système de rail commun entre le wagon et le bâtiment.

Tout fût pensé pour produire plus et plus vite. Entre 1872 et 1877 par exemple, le nombre de porcs abattus chaque année quintuple dans la seule région du Midwest. Tout cela grâce à la modernisation de l'organisation de l'abattoir. Car, à partir du moment où la production devint annuelle et non plus, saisonnière, les investissements se sont mis à fleurir. C'est ainsi qu'est née la première chaîne de « démontage » de l'ère industrielle moderne. Pour produire

¹ Guillaume Coudray, Cochonneries

rapidement, il a fallu simplifier toutes les étapes du processus d'abattage. Tout fût conçu pour que la carcasse ne s'arrête pas plus de quelques secondes à un poste, ce qui a permis de transformer un porc vivant en simple quartiers de viande en moins de quinze minutes. Ce procédé a été décrit en 1906 dans le journal américain the Jungle :

« le porc, une fois abattu était à nouveau soulevé par une machine et posé sur un autre chariot, passant cette fois entre deux rangées d'hommes [...] chacun faisait une opération spéciale sur l'animal, dès qu'il lui arrivait. L'un coupait la gorge d'un coup vif. L'autre fendait le corps en deux ; un deuxième l'ouvrait un peu plus. Le troisième sciait le sternum. [...] Lorsque l'on parcourait du regard la pièce, on voyait ramper lentement une rangée de porcs qui se balançaient ». ²

Cette technique de mécanisation qui forçait l'admiration de tous en cette fin de XIXème siècle, se diversifia dans d'autres secteurs d'activités et c'est ainsi qu'on la retrouva quelques années plus tard chez Henri Ford dans son usine automobile, ce qui le rendit célèbre dans le monde entier.

Plus qu'un changement dans la manière de produire de la viande, l'industrie porcine a donc constitué en cette fin de XIXème siècle aux Etats-Unis, un secteur de pointe en matière d'industrialisation et de rationalisation de la production. En s'accaparant les méthodes développées dans les usines anglaises quelques décennies plus tôt, elle a introduit des méthodes qu'on utilise encore un siècle et demi plus tard dans tous les secteurs d'activités

2.L'ENTRE-DEUX GUERRES ACCELERE LES INNOVATIONS

Si l'on parle ainsi de techniques fordistes avant l'heure, c'est avant tout parce que la chaîne de démontage utilisée dans les charcuteries industrielles américaines permet de produire en immenses quantités des jambons et des pièces de viande parfaitement identiques, ce qui répond aux exigences de la standardisation des produits, très plébiscitée à l'époque. Cette viande, restée cantonnée au seul continent américain à la fin du XIXème siècle, se retrouve rapidement exportée, notamment en Amérique du Sud et aux Antilles avant d'arriver en Europe au début des années 1900. Le Royaume Uni en est friand puisque l'île ne dispose pas des moyens

² Boorstin D. Histoire des américains

nécessaires à la production de porcs. Mais l'Allemagne et la France commencent également à consommer davantage de porc américain transformé. Cela entraîne l'implantation d'usines pionnières sur le Vieux Continent à partir de 1912. La Première Guerre Mondiale ne fait qu'augmenter les exportations de viande en provenance des États Unis. En effet, les profits annuels des cinq plus grosses entreprises de transformation de viande de porc américaines ont quintuplé entre 1914 et 1917, passant en seulement trois ans de 20 millions à plus de 100.

Il est important de préciser que le rôle de précurseur détenu par les industriels américains les a laissés pendant plus de 40 ans avec un monopole certain dans la production porcine du fait de leurs méthodes révolutionnaires. En effet, avant la Première Guerre Mondiale, la norme en France et dans les autres pays européens reste l'exploitation familiale et vivrière aux antipodes du modèle américain productiviste. La fin du premier conflit mondial change la donne puisqu'elle marque le début des premières usines industrielles françaises calquées sur les méthodes de production américaines.

Mais comment caractériser ces méthodes ? Outre une division des tâches plus efficace dans les usines, qu'est ce qui rend la viande américaine si attractive sur le Vieux Continent ?

Tout d'abord, c'est son prix. Le système « fordiste » permet des rendements d'échelle conséquents du fait de son extrême rapidité de production. Mais ce n'est pas tout. Si en Europe, les charcutiers et professionnels de la viande n'ont à leur disposition que le salpêtre et le temps afin de transformer un jambon en jambon fumé, les industriels américains emploient dès 1925 un autre ingrédient : le nitrite de sodium. Celui-ci réduit considérablement la durée de fumage nécessaire, la faisant passer de plus de trois semaines lorsque le salpêtre est utilisé à seulement 48 heures. Ce n'est pas son seul atout : le nitrite de sodium permet également une meilleure conservation de la viande et la teint instantanément d'une couleur rouge vif qui la rend très alléchante aux yeux des consommateurs. Malgré tout, cette efficacité n'est pas sans prix. En effet, le nitrite de sodium est considéré comme un puissant poison et son utilisation a entraîné de nombreux accidents et décès à cette période, ce qui en fait un produit interdit dans le domaine alimentaire. Si l'industrie porcine américaine décide de l'employer pourtant dès le milieu des années 1920, c'est avant tout pour redonner un coup de fouet aux exportations tout

en abaissant les coûts de production. Tout cela se réalise dans un contexte où l'on déclare que les quantités dans lesquelles le nitrite est employé sont sans danger pour la santé des consommateurs...

Les problèmes de santé que posent le nitrite sont vite relayés au second plan au profit de celui de la concurrence déloyale aux yeux des industriels européens. En effet, sur le vieux continent, il est plus rentable à l'époque d'importer du porc américain que de le produire sur place. Il est en plus très difficile de reconnaître, tant à la vue qu'au goût un jambon sec traditionnel d'un jambon au nitrite. Les charcutiers européens perdent des parts de marché importantes et c'est la raison pour laquelle l'Allemagne décide à son tour d'autoriser le nitrite dans la fabrication de sa charcuterie en 1934.

Cette décision a mis dans la tourmente la production française qui s'est retrouvée assiégée de tout côté par du porc à bas prix. Malgré les plaintes des industriels et des professionnels de la viande porcine, le gouvernement n'a pas cédé aux sirènes de la salaison au nitrite à l'époque. Mais la Seconde Guerre Mondiale se profile à l'horizon et va faire évoluer encore un peu plus les normes de l'industrie porcine.

B) LA FIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE ACCELERE LES CHANGEMENTS EN MATIERE DE PRODUCTION

1.LA FRANCE DOIT RECONSTRUIRE LE PAYS EN MODERNISANT SON AGRICULTURE

Au sortir de la Seconde Guerre Mondiale, les travailleurs agricoles représentent 36% de la population active et souffrent d'une image ternie auprès du reste de la population. Cela s'explique par le fait qu'ils ont été montrés en exemple par le Maréchal Pétain sous l'occupation, ce qui n'est pas du goût de tous après la Libération. Mais surtout, on considère qu'ils ont failli à leur mission de nourrir le pays. En effet, pendant la guerre, les tickets de rationnement étaient la norme et les denrées alimentaires proposées étaient rares. Or, beaucoup accusent les paysans d'avoir non seulement profité du marché noir pour s'enrichir mais aussi de ne pas avoir produit en quantités suffisantes pour éviter les disettes. Celles-ci se poursuivent encore après 1945 et

les tickets de rationnement subsisteront jusqu'en 1949. Dans ce contexte de faible productivité agricole française, des changements radicaux vont apparaître. Le Commissariat Général aux Plans va appeler à une modernisation rapide et efficace de l'agriculture française afin de la rendre plus productive et c'est dans cette optique que naît en 1946 l'Institut National de la Recherche Agronomique (INRA). Les agronomes vont alors prendre le pas sur les paysans et participer à la diffusion de leur vision de ce qu'est une agriculture moderne.

On s'insurge en premier lieu du traitement de faveur dont disposent les animaux d'élevage. René Dumont, agronome militant pour une modernisation de l'agriculture s'indigne : « le bétail est parfois mieux logé que le personnel »³. A cette époque, il est vrai que les veaux sont nourris par le lait de leur mère et par des œufs de poule tandis que la population souffre de pénuries de nourriture. C'est alors qu'est décidé un changement de production. René Dumont pense à favoriser l'élevage porcin. En effet, cet animal omnivore exige un apport calorique beaucoup moins inférieur à celui d'un mouton ou d'un bœuf car il peut être nourri avec les déchets provenant directement de la ferme. Sans compter que les importations de porcs américains à cette période creusent le déficit commercial français. Il y a donc un double intérêt à privilégier ce type d'élevage.

Le problème qui va se poser dès la mise en place de la politique de modernisation de l'agriculture est celui d'une différence fondamentale entre les sphères dirigeantes qui pensent le changement et les agriculteurs conservateurs concernés par celui-ci. L'exemple du maïs nécessaire à nourrir les porcs en est un bon révélateur.

René Dumont, qui a passé plusieurs mois aux États-Unis en 1946 pour observer ce qui rendait l'agriculture américaine si efficace, veut exporter certaines de ses techniques en France. Il n'est pas le seul, beaucoup d'agronomes sont influencés au lendemain de la guerre par le Plan Marshall et considèrent les américains comme un exemple à suivre pour moderniser l'agriculture française. C'est ainsi que le maïs génétiquement modifié va faire son entrée en France et se heurter tout de suite à la résistance des paysans français les plus âgés. Bien que ce

³ Nicourt C. Etre agriculteur aujourd'hui

maïs permette un rendement nettement supérieur et donc un enrichissement des paysans, ces derniers n'y voient que du gaspillage, un paysan de l'époque témoigne : « Si je pouvais faire un cochon de plus avec ce maïs hybride, j'en ferais, mais la femme a déjà du travail plus qu'elle n'en peut. »⁴ De plus, la pression sociale qui pèse sur les épaules du paysan est énorme. Dans les villages ou les communes à forte dominante agricole, tout le monde se connaît et c'est la répétition de procédés traditionnels qui prime sur les innovations. Un paysan qui choisit seul de cultiver du maïs hybride peut ainsi se voir moquer par ses pairs qui se reposent eux sur des normes et des savoir-faire établis depuis des générations dans le domaine.

Si les réticences des agriculteurs sont importantes, le gouvernement va trouver un appui de taille auprès de la jeunesse paysanne. Cela permet à la transformation agricole de s'opérer plus rapidement. Un mouvement particulier va jouer un rôle fondamental dans la modernisation de l'agriculture. Il s'agit de la Jeunesse Agricole Catholique (JAC). Dans un contexte de société de consommation naissante, ce groupement de jeunes agriculteurs est préoccupé par la mauvaise image dont sont victimes les paysans et surtout par leurs mauvaises conditions de vie en comparaison aux employés dans les villes qui poussent nombre d'entre eux, et surtout les femmes, à l'exode rural. La JAC entend donc transformer le monde agricole afin d'améliorer le prestige de leur métier pour le rendre plus attractif aux yeux de tous. Cela, dans le but, non seulement, d'empêcher les jeunes ruraux de quitter les campagnes mais également de provoquer le départ de nouveaux urbains vers les provinces afin de les repeupler. Mais moderniser la profession n'est pas chose aisée. Les méthodes qu'emploient les agronomes pour améliorer les rendements, comme par exemple, l'utilisation d'un certain type d'engrais plutôt que le fumier traditionnel, nécessite un apprentissage de ces nouvelles pratiques. La JAC met donc en place des stages auprès de la population rurale afin de lui enseigner les méthodes qui utilisent les sciences dures au détriment des techniques traditionnelles.

Dans leur désir de modernisation agricole, les jeunes paysans se verront aidés dès 1962 par les lois complémentaires mises en place par le premier ministre de l'agriculture de l'histoire de la Vème république : Edgard Pisani. Dans un contexte où jeunes agriculteurs, fervents défenseurs d'un renouveau de leur profession bataillent avec les plus âgés d'entre eux, partisans

⁴ Nicourt C. Etre agriculteur aujourd'hui

d'un conservatisme, Edgard Pisani va instaurer des réformes qui vont certes, léser les plus petits exploitants et les plus âgés d'entre eux, mais accélérer dans le même temps ; la productivité générale du secteur. Pour pallier les deux faiblesses principales de son plan, il va d'abord aider les petits exploitants à se reconverter plus efficacement dans d'autres métiers agricoles et il va octroyer aux plus âgés une pension de retraite, connue sous le nom d'indemnité viagère de départ, d'un montant suffisamment élevé pour leur assurer une vie décente après cette retraite anticipée. En dix ans, cette aide a libéré 400 000 exploitations qui ont pu servir à une agriculture plus moderne.

Voilà à quoi ressemble le monde agricole français vingt ans après la Guerre : il s'est modernisé, transformé et polarisé. Les exploitants disposant de fermes plus grandes ainsi que la plupart des jeunes agriculteurs ont choisi de participer à la création d'un modèle agricole plus moderne, appuyé par la politique d'Edgard Pisani car ils avaient généralement plus de moyens, des parcelles plus grandes et un désir de réinventer leur profession. Ils se sont donc enrichis et ont grossi ; tandis que les paysans plus conservateurs, fidèles à leurs valeurs traditionnelles ont vu dans le même temps leurs rangs diminuer et ont eu l'obligation rapide de choisir entre s'adapter au modèle désormais dominant et partir avec un désavantage considérable compte tenu de leur arrivée tardive sur le marché ou bien disparaître complètement. Quelle que soit l'option choisie, le métier de paysan tel qu'on le connaissait depuis des centaines d'années était voué à disparaître.

2.CE PROJET TRANSFORME LE TRAVAIL DE L'ÉLEVEUR DE PORC

Si le métier de paysan ne ressemble plus à ce qu'il était, la transformation de l'éleveur de porc en producteur est encore plus radicale. Jusqu'aux années 1960, il n'existe pas à proprement parler en France de métier de producteur de porcs. On a parfois un ou deux cochons afin de nourrir la famille mais c'est toujours en complément d'une autre production. Jusqu'alors la polyculture était la norme. En effet, les agriculteurs possédaient souvent des vaches laitières, qu'ils élevaient dans les pâtures, ils cultivaient la nourriture qu'ils leur donnaient, et avaient à côté des moutons et quelques cochons. Cette manière de produire « de tout » a été dénigrée par les jeunes agriculteurs qui considéraient ce procédé comme archaïque aux vues des potentialités techniques que la spécialisation pouvait engendrer. En parallèle, les Lois

d'Orientation Agricole (LOA) de 1962 mises en place par Edgard Pisani modifient les pratiques agricoles pour faciliter la spécialisation.

Cette spécialisation engendre une rupture avec la polyculture. Il s'agit alors d'augmenter les rendements de production en devenant plus efficace. Élever les porcs dans des hangars, en « hors sol » plutôt que dans les champs implique désormais l'achat de leur nourriture au lieu de sa culture. Ce procédé permet un besoin d'espace amoindri car un seul bâtiment suffit pour parquer les bêtes, les terres agricoles deviennent donc obsolètes. Cependant, cette spécialisation nécessite un apport en capital assez élevé : il faut acheter le cheptel, la nourriture, fournir les soins aux animaux, (etc.). Ainsi la spécialisation n'était pas envisageable sans la polyculture. En effet, on trouvait à l'époque beaucoup d'exploitations dans lesquelles cohabitaient élevage laitier et élevage porcin. C'est grâce aux bénéfices obtenus par la production laitière que les enfants des agriculteurs ont pu développer leur activité d'élevage porcin.

La spécialisation permet dans le même temps l'émancipation des jeunes agriculteurs qui ne travaillent plus à la ferme avec leurs parents mais qui deviennent responsables de leur propre élevage de porcs. Le choix de cette production est motivé par le fait qu'elle est moins contraignante que celle des bovins car les vaches ont besoin d'être traitées deux fois par jour, du lundi au dimanche. Ces jeunes agriculteurs qui veulent profiter d'un mode de vie plus confortable, qui se rapprochent un peu plus de la ville et qui ont besoin de loisirs en dehors de leur travail, sont plus à l'aise avec l'élevage porcin qui nécessite un peu moins d'attention que les bovins.

La rupture qui se joue avec la spécialisation bouleverse également les rapports sociaux au sein du monde agricole. Ceux-ci ont toujours été marqués par une entraide certaine, que ce soit lors de travaux aux champs où tous les paysans du village s'entraident à chaque étape de la culture de la terre, que ce soit, dans les années 1940 par l'achat en groupe d'un tracteur commun pour tout le village mis à la disposition de tous ou bien encore par la mise en place de la coopérative agricole ; le métier d'éleveur de porcs en hors sol a tendance à s'exclure de ces relations sociales et à rester à l'écart de ce corporatisme agricole. En effet, n'ayant plus de

terres à cultiver, tout le travail s'effectue en solitaire. Dans les années 1970, la plupart des exploitations ont entre 120 et 200 truies. Celles-ci sont dans un bâtiment clos, dans des pièces différentes selon leur étape de production et à la différence d'une usine, qui est aussi un lieu fermé délimité selon des activités différentes, le travail se fait seul.

Cette solitude est rapportée par beaucoup d'éleveurs hors-sol :

« le métier d'éleveur de porcs a toujours été un métier d'individualistes [...] isolé dans son coin, enfermé dans sa porcherie, à l'écart de la vie sociale...Ça vient du fait que les éleveurs étaient hors-sol, qu'ils n'avaient pas de terres ; qu'ils n'avaient besoin de personne dans la porcherie »⁵ « En porc, tu fermes la porte le matin et tu repars le soir. Tu peux t'autogérer facilement [...] T'as rien, tu prends un hectare, tu fais des porcheries et puis roule. Du coup, ça peut entraîner un peu ce mutisme là, ou un peu cet individualisme qui en fin de compte ne fait que s'agrandir. Au départ, moi j'avais rien. J'ai réussi ça, ça et ça. Et aujourd'hui j'ai ça. Donc t'as pas besoin des autres. »⁶

Si cet individualisme peut s'avérer déjà pesant, il s'accompagne de concurrence entre producteurs de porcs surtout à partir des années 1980. Dans un souci de productivité toujours améliorée, les politiques mises en place visent au contrôle national des élevages. Cette concurrence ne se limite pas au seul territoire français mais s'étend au-delà des frontières avec la mise en place des politiques européennes.

C)DEPUIS LES ANNEES 1970, L'ELEVAGE INDUSTRIEL DEVIENT LA NORME

1.LA PAC INDUSTRIALISE L'AGRICULTURE

⁵ Nicourt C. Etre agriculteur aujourd'hui

⁶ Nicourt C. Etre agriculteur aujourd'hui

Un autre élément non négligeable de la transformation de l'agriculture est également la mise en place de la Communauté Économique Européenne (CEE) en 1957. Au sortir de la guerre, une volonté de paix émerge entre les pays du continent et l'intégration européenne n'aura de cesse de s'élargir au fil des années. Ainsi, en 1962 naît la Politique Agricole Commune (PAC). Avant cette date, les six pays membres de la CEE disposaient chacun de leur politique agricole nationale. L'objectif défendu par la PAC est donc la mise en place d'un système de directives identiques pour tous les pays afin d'augmenter la productivité globale du secteur pour assurer l'autosuffisance. Il est vrai que l'agriculture est un domaine particulier qui nécessite d'importants coûts fixes pour des résultats souvent déficitaires. En 1962, l'autosuffisance alimentaire des six pays européens réunis n'est que de 80%. Il s'agit donc pour la PAC de combler ce manque en augmentant la rentabilité des exploitations tout en assurant un niveau de vie stable pour la population agricole.

Pour se faire, la PAC repose sur trois piliers. Tout d'abord, on trouve l'unicité des prix et du marché, c'est-à-dire que les produits de l'agriculture circulent librement d'un pays à l'autre à l'intérieur de la CEE et sont proposés à un prix identique partout sur le territoire. Il y a ensuite la préférence communautaire qui assure aux produits agricoles européens un avantage en termes de prix puisque les produits extérieurs à la CEE sont pénalisés par un droit de douane et des quotas d'importations qui les rendent plus chers sur le territoire européen. Le troisième pilier repose sur la solidarité financière : chaque pays de la communauté cotise aux subventions de la PAC en fonction de son niveau de richesse et reçoit une enveloppe ajustée à son niveau de production agricole à titre national. Pour accélérer l'autosuffisance alimentaire, la CEE soutient l'agriculture en instaurant des débouchés garantis à des prix élevés. Cela signifie que les pays membres s'engagent à acheter la production à un prix décent pour permettre aux agriculteurs de dégager des bénéfices. Un prix planché est fixé et assure à tous les producteurs européens un « revenu minimum ». Dans ces conditions favorables au développement du secteur primaire, les agriculteurs sont incités à produire davantage et à spécialiser encore plus leurs cultures pour augmenter leurs rendements. Leurs profits augmentant, ils ont modernisé leurs exploitations de manière à les rendre encore plus prospères. Grâce à ces méthodes, la CEE devient auto-suffisante dès la fin des années 1970.⁷

Le modèle de la PAC commence alors à montrer ses limites. Les agriculteurs, avec la modernisation et en vue d'obtenir plus de subventions, n'ont eu de cesse de produire et au

⁷ Brugier A. Les Petits gars de la campagne

début des années 1980, l'Europe se voit dans l'obligation de stocker une partie de la production qu'elle s'est engagée à acheter car il n'y a plus assez de débouchés pour les produits. Le budget de la PAC explose : d'une part les prix garantis aux agriculteurs sont trop élevés, ce qui diminue le volume d'exportation possible et d'autre part, ses caisses s'amenuisent du fait d'un stock trop important qu'on ne parvient pas à écouler sur le marché. Plusieurs réformes vont alors se mettre en place pour tenter d'améliorer le système de subvention de la PAC. La première verra le jour en 1992. Elle vise à diminuer le montant des subventions distribuées aux agriculteurs en ne se basant plus ni sur leur volume de production, ni sur le type d'élevage ou de culture mais sur la superficie des terres. Un autre problème auquel il faut remédier à l'époque est également celui de la pollution. Pour augmenter au plus vite les rendements, l'agriculture productiviste a employé des méthodes de production aux forts impacts écologiques. Outre les engrais chimiques ou les organismes génétiquement modifiés, la monoculture empêche la biodiversité de s'installer et fragilise les sols. En 1999 et plus encore en 2003, les réformes de la PAC ont tenté de trouver une solution à ce fléau en instaurant des Droits à Paiement Unique versés aux agriculteurs en contrepartie d'une préservation de la santé publique, de celle des animaux et des végétaux et d'un maintien des terres dans un bon état environnemental.

Même si ses objectifs initiaux ont été partiellement atteints, la PAC n'est pas parvenue à remplir les attentes des agriculteurs. En effet, l'autosuffisance ne concernait pas tout le monde puisque l'approvisionnement alimentaire restait parfois difficile pour des familles peu aisées et parfois même pour les agriculteurs eux-mêmes. De plus, elle a transformé l'agriculture en l'industrialisant, la faisant ainsi basculer d'un modèle traditionnel, qui répondait aux besoins de la population en un modèle productiviste dont l'objectif est la rentabilité à tout prix.

Ce phénomène est très visible au regard des chiffres : alors qu'il y avait en France, 795 000 exploitations porcines en 1968 regroupant 9 millions de porcs, elles ne sont plus que 35 000 en 1988 et comptent 11 millions de porcs. Ce nombre chute encore de 45% entre 1988 et 2000⁸. Il en va de même pour les agriculteurs dont les rangs s'amenuisent à mesure que les exploitations se concentrent. S'ils étaient encore 2 millions en 1990, il n'en reste plus qu'un million en 2010.⁹ Et si leur nombre diminue aussi considérablement, c'est parce qu'en

⁸ Porcher J. Cochons d'or

⁹ « Agriculture, une réforme à petits pas », *Alternatives Economiques*

augmentant la taille des exploitations, l'accès au foncier disponible devient de plus en plus difficile et empêche de nouveaux agriculteurs de se lancer dans la production. De plus, en fusionnant certaines exploitations voisines pour les rendre plus grandes et plus efficaces à gérer, le nombre d'ouvriers agricoles dont on avait besoin a chuté aussi. Ces énormes exploitations laissent peu de place aux paysans et petits producteurs aux méthodes très éloignées du modèle industriel. En effet, les subventions de la PAC ne sont pas non plus conçues pour leur venir en aide. Il faut savoir qu'en 2011, 12% des exploitants européens détiennent les trois quarts des aides. Dans ces conditions, il est difficile de se faire une place pour proposer des alternatives viables.

2.« THERE IS NO ALTERNATIVE » LE CREDO LIBÉRAL

Comme nous l'avons vu précédemment, le système porcin industriel est né, en France, d'une longue histoire de luttes sociales, de bouleversements dans les mondes agricoles, et s'il s'est ainsi développé, c'est aussi parce qu'il a fallu faire face à une concurrence toujours plus internationale. Du fait de cette lente évolution dans la manière d'élever les porcs, il est difficile de considérer qu'un meilleur système pourrait exister. C'est ce qu'on appelle un phénomène de « path dependence ». Cette notion a été expliquée entre autres par l'économiste Paul Pierson.¹⁰ Il remarque que souvent dans une entreprise, même s'il est trouvé une meilleure solution que celle utilisée quotidiennement depuis des années, cette nouvelle alternative ne sera pas adoptée. Il développe ce propos en s'appuyant sur quatre points majeurs qui s'appliquent parfaitement au cas de l'industrie porcine.

En premier lieu, la notion de « path dependence » vient du fait qu'il a fallu au départ, pour lancer une activité, des coûts d'investissements et d'installations très importants qui n'ont pu être amortis qu'à moyen ou long terme. De ce fait, il est plus rentable de toujours investir dans ce même procédé pour ne pas entraîner de nouveaux frais. Prenons l'exemple d'un éleveur de porcs qui n'a pratiqué que du hors sol pendant vingt ans et qui, du jour au lendemain va changer ses méthodes de production et passer à un élevage biologique de plein air. Il aura à nouveau des frais d'installation et d'investissements très élevés qui vont freiner ses

¹⁰ Palier B. Bonoli G., Phénomènes de « Path Dependence » et réformes des systèmes de protection sociale

performances. En plus de cela, il va devoir apprendre de nouvelles méthodes pour produire autrement. En pratiquant de l'élevage hors sol pendant vingt ans, l'éleveur a bénéficié de ce que Paul Pierson appelle un effet d'apprentissage. En effet, à force de répéter quotidiennement les mêmes gestes et les mêmes méthodes, il a augmenté sa productivité et donc ses rendements de production. En changeant de production, il va devoir réapprendre tout ce qu'il savait de la manière de produire des porcs. Le fait que l'élevage industriel soit toujours le plus pratiqué tient également à un effet de coordination. Progressivement, de plus en plus d'exploitants ont choisi ce type de production, la transformant ainsi en une norme aux yeux de tous. Il était plus simple d'employer la méthode du voisin qui avait fait ses preuves pour avoir le même rendement. S'écarter du modèle dominant en employant d'autres méthodes novatrices représente également un risque pour l'éleveur de se retrouver seul avec une innovation qui ne sera suivie par personne d'autre et qui sera vite oubliée, le forçant ainsi à revenir à des méthodes « normales ». C'est ce qui est appelé un phénomène d'adaptation par anticipation : les éleveurs ont tout intérêt à suivre au plus vite la méthode qui est susceptible d'être celle du plus grand nombre de leurs concurrents pour ne pas se retrouver les derniers sur le marché.

Tout cela rend déjà bien compte de la difficulté à transformer l'élevage industriel porcin. Mais la communication et la publicité mises en place par la filière n'aident pas non plus à faire évoluer les mentalités au sein même de la profession. C'est ce que met en lumière Jocelyne Porcher, l'auteure de « Cochons d'or, l'industrie porcine en questions » à travers divers témoignages de porchers et de salarié(e)s en industrie porcine. La plupart sont convaincus qu'il n'y a pas d'alternatives viables au modèle dominant. Et ce problème découle directement du fait que les formateurs en charge de préparer les futurs entrants dans la production porcine ne sont pas ouverts aux alternatives. Ils ne parlent alors que du système industriel, le seul qu'ils reconnaissent soutenable. L'un d'entre eux témoigne dans le livre de Jocelyne Porcher :

« Le bio et le label coûtent cher. Comme le pouvoir d'achat n'augmente pas. Non, il faut réduire les coûts...Qu'est ce qu'il a de mieux le cochon bio ? Rien, il n'a rien de mieux. Faut pas rêver non plus, non je n'y crois pas. Il y a un marché peut-être 20%, puisque les gens ne veulent pas payer. Et puis la qualité qui est produite en Bretagne, on ne peut rien lui reprocher. »¹¹.

Une autre employée de la filière rend compte des mêmes idées :

¹¹ Porcher J. Cochons d'or

« On ne pourrait pas faire les soins qu'on fait avec les cochons en liberté, on se ferait bouffer. Moi, le jour où on me dit que pour le bien-être des animaux, les mères il faut qu'elles soient en liberté, je change de métier, parce qu'il y en a quand on attrape leurs petits, il n'y aurait pas les cages, elles nous voleraient dedans. »¹²

Si toute la filière semble avoir le même discours, c'est que la communication interne et externe joue sur cette idée. Les salariés et les industriels de la filière porcine ont le sentiment qu'ils ont la mission de nourrir le monde et que cela passe par la voie de l'élevage intensif. Ils en oublient alors le bien-être animal, leurs mauvaises conditions de travail, la pression psychologique que provoquent les cadences et la concurrence sous le prétexte que : « il n'y a pas d'alternative ».

¹² Porcher J. Cochons d'or

PARTIE II

L'ELEVAGE INDUSTRIEL ENTRAINE
POURTANT DES CONSEQUENCES
LOURDES SUR LES PLANS ANIMAL,
HUMAIN & ENVIRONNEMENTAL

II) L'ELEVAGE INDUSTRIEL ENTRAINE POURTANT DES CONSEQUENCES LOURDES SUR LES PLANS ANIMAL, HUMAIN & ENVIRONNEMENTAL

A) LES CONSEQUENCES SUR LES ANIMAUX ET L'ENVIRONNEMENT SONT DESASTREUSES

1. LA ZOOTECHNIE ENTRAINE DES DERIVES

Afin de mieux comprendre les conditions de vie des porcs dans les élevages industriels, il est important de revenir d'abord sur la définition même de zootechnie. Ce terme est apparu au milieu du XIX^{ème} siècle, période de révolution industrielle et désigne « la science de l'exploitation et de la production des machines animales. »¹³

Considérer les animaux comme des machines est ancien puisque René Descartes parlait déjà de « l'animal machine » deux siècles auparavant, dépossédant ainsi les animaux de toute pensée ou de toute conscience. Il les décrivait alors comme un simple assemblage de pièces, de rouages et d'engrenages. Dans le Discours de la méthode notamment, il argumente cette thèse en exposant la manière dont les animaux poussent des hurlements pendant les vivisections qu'il pratiquait mais que ces cris doivent être assimilés au simple « tic-tac » de l'horloge et non pas à une expression de douleur.

Si cette théorie a été reprise par la suite dans un contexte de Révolution Industrielle, c'est avant tout parce que cette époque marque un tournant dans la manière de produire. Les usines naissent, la mécanique et les procédés industriels ne cessent de s'intensifier et de devenir plus performants. Ces nouvelles manières de produire change les mentalités. Alors qu'en parallèle, dans les travaux agricoles, on utilise depuis longtemps déjà des chevaux ou des bœufs pour faciliter le labourage, des moutons pour fournir de la laine, des vaches pour produire du lait etc. on commence à cette époque à assimiler les propriétés des animaux à celles des

¹³ Sanson A. Traité de zootechnie général

machines industrielles dans le sens où tous deux consomment de l'énergie, facilitent le travail de l'Homme et produisent du rendement. Les animaux d'élevage ne sont plus dès lors, de simples compagnons avec qui le fermier passe le plus clair de son temps et à qui, souvent, il attribue un nom, mais deviennent des « machines à produire ».

Si certains zootechniciens du début du XX^{ème} siècle considèrent encore, comme Descartes, que les animaux sont dépourvus de toute forme d'intelligence –en effet, il est intéressant de constater que la langue française définit par « bête » à la fois un animal d'élevage et aussi un être humain idiot- Paul Dechambre, un théoricien de la zootechnie leur accorde une vraisemblable forme d'intelligence en 1928. Cependant, cette faculté d'esprit, si grande soit elle, devra être exploitée au service de l'Homme par le moyen du dressage. Mais avant de pouvoir dresser un animal, il faut analyser ses comportements afin de pouvoir mieux le comprendre et pouvoir ainsi mieux le conditionner. Ainsi, dresser un animal le rend plus docile et donc plus bête puisqu'on le prive d'une partie de son intelligence en le poussant à toujours adopter les mêmes réflexes.

Si on cherche ainsi à dominer et à domestiquer les animaux c'est parce qu'ils rentrent dans un processus nouveau de production. Karl Polanyi écrit dans la Grande transformation que la société capitaliste n'a pu se développer que parce que l'Homme a cherché à capter et à transformer la nature en marchandises. Ainsi, en confrontant tous ces aspects, on comprend que l'Homme a besoin de l'animal dans la société capitaliste afin d'augmenter les rendements et conquérir de nouvelles parts de marché. Considérer alors les animaux d'élevage comme des machines que l'on peut exploiter a permis entre autres, à l'industrie porcine de proposer le type d'élevage intensif que nous connaissons actuellement. En privant les porcs de leur intelligence et de leur sensibilité, consciemment ou non, les éleveurs et les porchers ont moins de scrupules à parquer les animaux dans des hangars immenses sans fenêtre et à leur fournir des conditions de vie déplorables.

En effet, dans 99.5% des élevages français les porcs ont les mêmes conditions de vie. Les hangars sont décomposés suivant les étapes de la vie de l'animal. Dans l'espace maternité, on trouve les gestantes, qui sont des truies qui produisent des porcelets toute leur vie. Elles ont

une espérance de vie d'une durée de huit gestations au maximum. Après avoir été inséminées artificiellement, elles sont enfermées dans des cages si étroites qu'elles n'ont pas la possibilité de se retourner durant toute la période de leur gestation. A cause d'un besoin constant de productivité, les truies donnent naissance à des porcelets de plus en plus nombreux. Cependant, lorsqu'une truie ne dispose que de 14 tétines mais qu'elle accouche de vingt porcelets, tous ne seront pas sevrés et ne survivront donc pas. Et c'est un phénomène qui se produit de plus en plus souvent.¹⁴

De plus, sur ces vingt porcelets, certains seront forcément plus chétifs que d'autres et seront considérés comme improductifs et donc tués. Les cadavres de porcelets s'entassent souvent plusieurs jours dans la même pièce avant que les services des abattoirs ne passent les récupérer. Les gestantes aussi disposent de problèmes de santé récurrents face à leur difficiles conditions de captivité et succombent souvent à leurs blessures. Les porcelets qui sont assez bien portants disposent d'une durée de sevrage de 21 jours selon la législation, or cette période est fréquemment inférieure à une quinzaine de jours dans la plupart des porcheries afin d'accélérer le processus de production.¹⁵ Dès leur naissance, la queue des porcelets est coupée afin d'éviter qu'ils ne mordent celles de leurs congénères et les mâles sont castrés « pour éviter que la viande n'ait un goût trop fort » selon les dires des éleveurs.¹⁶ Ces « soins » comme ils sont appelés dans la profession se réalisent sans anesthésie. Séparés de leur mère, les porcelets vont être acheminés par dizaines dans des boxes dans l'espace engraissement de l'élevage où ils passeront 8 mois avant de partir à l'abattoir. Durant toute cette période, ils ne verront pas une seule fois l'extérieur de la porcherie. Le bruit, l'insalubrité et la violence accompagneront leurs journées.¹⁷

Pourtant les cochons sont d'un naturel intelligent et social, lorsqu'ils ne sont pas en captivité, ils explorent les terres sur lesquelles ils se trouvent et jouent ensemble. Ce sont des

¹⁴ Saporta I. Le livre noir de l'agriculture

¹⁵ Porcher J. Cochons d'or

¹⁶ Saporta I. Le livre noir de l'agriculture

¹⁷ Niehuss J. Pauvres cochons, riche affaire

qualités dont l'élevage les prive. Celui-ci ne sacrifie pas seulement la vie des animaux au service des parts de marché, c'est également tout l'écosystème qui en pâtit.

2. LES PROBLEMES ENVIRONNEMENTAUX EN AMONT ET EN AVAL DE LA PRODUCTION S'ACCROISSENT

L'industrie porcine est vorace en énergie et coûteuse en pollution. Avant toute chose, produire des porcs implique évidemment de les nourrir. Or, cela nécessite un apport en céréales conséquent. On estime aujourd'hui qu'un tiers des céréales produites à travers le monde est utilisé pour nourrir le bétail¹⁸. Les cultures de céréales occupent de gigantesques espaces recouvrant les trois quarts des surfaces cultivables à l'échelle planétaire. Elles constituent également la totalité de l'alimentation des cochons d'élevage qu'ils consomment sous forme de farine. Or qu'il s'agisse de blé, de maïs ou de soja, leurs cultures ont besoin d'un apport d'eau considérable qui représente presque 10% de la consommation mondiale annuelle d'eau. La culture de soja est la plus dévastatrice à l'échelle du globe puisqu'elle est responsable de 91% de la déforestation en Amazonie.

Pour faire pousser les céréales qui seront ingurgitées par notre cheptel, on utilise de plus en plus d'engrais et de pesticides qui, à la longue, finissent par rendre les sols infertiles en éradiquant toute forme de biodiversité du fait des produits chimiques qu'ils contiennent. Or ces engrais sont responsables de 10 mégatonnes de phosphore que l'on retrouve chaque année dans les eaux du globe.¹⁹ Ce que souligne François Léger, enseignant chercheur à Agro Paris Tech, c'est que le problème majeur de l'agriculture industrielle depuis une cinquantaine d'années repose sur une vision court-termiste de la production. Alors que, par le passé les fermiers nourrissaient leurs sols suffisamment pour produire et pouvoir replanter l'année suivante, les agriculteurs d'aujourd'hui désirent seulement augmenter les rendements présents sans penser à la reproduction future. Ce paradigme entraîne les dérives que l'on connaît : appauvrissement des sols, perte de la biodiversité, apparition de mauvaises herbes résistantes etc. Tout ceci a des répercussions sur la santé des animaux et celle des Hommes.

¹⁸ Datagueule, Agriculture industrielle, produire à mort

¹⁹ Datagueule, Agriculture industrielle, produire à mort

Si la culture de céréales constitue la source principale de pollution en amont de la production industrielle porcine, en aval c'est surtout les déjections animales qui posent le plus de problèmes. En effet, l'ensemble du cheptel mondial des bovins, des porcs et des volailles est responsable de 7 gigatonnes de rejets de CO² par an, c'est plus que le secteur des transports. Si pour les bovins c'est davantage le méthane produit par leurs déjections qui pollue, en ce qui concerne les porcs c'est surtout le phosphore et le nitrite contenus dans le lisier qui inquiète.

Durant des siècles, les déjections porcines étaient mêlées à de la paille pour former le fumier qu'on épandait dans les champs. Ce procédé permettait une transformation quasiment totale de l'azote, était un engrais naturel pour le sol et n'avait aucune odeur. Cependant, cette méthode ancestrale a été progressivement abandonnée à partir des années 1970 au profit du lisier.²⁰ Plutôt que de mélanger les déjections à la paille, le lisier consiste à les noyer dans d'énormes cuves d'eau. Ce procédé s'est développé à mesure que les fermes industrielles croissaient et que les déjections se multipliaient. Le lisier permet une absorption des déjections plus grande et plus facile pour l'éleveur.

Cependant, ces énormes fosses liquides sont néfastes pour les sols et répandent une odeur nauséabonde sur des kilomètres. Les fosses ne suffisant pas à contenir tout ce lisier, les agriculteurs sont obligés de pratiquer l'épandage sur leurs terres agricoles et parfois même, quand elles sont trop petites pour contenir ces quantités de lisier, sur les terres voisines. Au Québec, en 1999, la déforestation était devenue préoccupante et servait à la fois à épandre le lisier et à planter du maïs nécessaire à l'alimentation des porcs.²¹

Ce lisier une fois épandu sur les sols, s'infiltré dans les eaux souterraines et transporte dans son sillage une forte charge de phosphore et de nitrate. Or, ce phosphore, s'il est présent en trop grandes quantités dans les terres provoque la stérilité des sols. C'est ce qui se produit au Québec où les terres agricoles reçoivent 400% de leur apport nécessaire en phosphore.²² Dans cette région, 50% des eaux de surface dans lesquelles le lisier s'infiltré sont également porteuses de bactéries multirésistantes. Ce phénomène est le résultat de l'alimentation des porcs. En effet, et comme nous le développerons plus tard, les porcs reçoivent dès leur naissance, des antibiotiques afin de prévenir de potentielles maladies qu'ils pourraient

²⁰ Saporta I. Le livre noir de l'agriculture

²¹ Latulippe F. Bacon

²² Latulippe F. Bacon

développer. Or ces substances médicamenteuses se retrouvent dans la viande et dans leurs déjections et ont des conséquences néfastes sur la santé humaine.

En Bretagne, un autre problème est apparu avec l'épandage du lisier, c'est celui de la prolifération des algues vertes. Celles-ci prolifèrent depuis déjà des années sur les plages de la région et ont atteint un pic de 90 000 tonnes en 2009, conséquence de l'épandage de près de 10 000 tonnes de lisier.²³ Ces algues sont chargées en nitrates et provoquent évanouissements, comas et même morts parmi les riverains. Une solution a été mise en place en 2009 afin de traiter ces algues vertes. Il s'agit d'une usine de méthanisation, un processus qui transforme les algues vertes en biogaz puis en électricité. Ce procédé pourrait passer pour une solution enviable. Or, dans les algues vertes, ce qui est le plus nocif, ce sont les nitrates qui y sont contenus. Malheureusement, cette usine ne permet pas de transformer les nitrates qui ont donc le même pouvoir polluant avant et après le processus de méthanisation.

Plutôt que de chercher des améliorations aux conséquences de l'agriculture intensive, il serait préférable de changer les causes. Si l'on sait que les déjections porcines sont si nocives quand elles sont mélangées à de l'eau alors qu'elles sont bénéfiques pour les sols et la biodiversité quand elles sont mélangées à de la paille, pourquoi ne pas préférer cette alternative ? De plus, retrouver un élevage au moins partiellement en extérieur permettrait une moindre consommation d'électricité et de chauffage dans les hangars qui seraient ouverts et offriraient aux animaux comme aux éleveurs des conditions de vie et de travail plus favorables. En effet, l'industrie porcine est un milieu contraignant pour qui y travaille.

B) LES TRAVAILLEURS EN PATISSENT

1. LES CONDITIONS DE TRAVAIL SONT RUDES

Jocelyne Porcher, une ancienne salariée de l'industrie porcine s'est orientée vers la recherche et oriente ses travaux dans la relation entre les humains et les animaux. Dans son livre « Cochons d'or, l'industrie porcine en question », elle a mené une longue enquête auprès de travailleurs de la filière porcine en Bretagne et au Québec et relate les différents points de vue

²³ Saporta I, Le livre noir de l'agriculture

de ces hommes et femmes aux conditions de travail difficiles. Non seulement ceux-ci sont confrontés quotidiennement à des pressions fortes imposées par leur secteur d'activité mais en plus la vision du grand public de leur métier est souvent très dégradante.

Dans les travaux de Jocelyne Porcher, beaucoup d'employés mettent en avant la passion dont ils sont pétris pour la bonne pratique de leur métier. Nombre d'entre eux reconnaissent des points positifs à leur profession comme la diversité des tâches à accomplir, une certaine autonomie vis-à-vis de leur patron dans l'exercice de leur fonction, le contact quotidien avec les animaux qu'ils voient naître et grandir ou encore un niveau de vie décent. Pourtant plus que la passion, c'est avant tout un mal nécessaire que de savoir s'adapter à des conditions de travail éprouvantes tant sur le plan physique que mental.

En effet, les employés d'élevages industriels sont exposés cinq à six jours par semaine, à raison de huit à dix heures par jour aux mêmes conditions de vie que les porcs dont ils s'occupent. Ils sont soumis au bruit des ventilations, aux hurlements des cochons dans les boxes, à l'odeur du lisier omniprésent sur les caillebotis et à la vue quotidienne de la maladie et de la mort des animaux. Les rapports qui s'exercent avec ceux-ci sont souvent des rapports de force compte tenu de la taille imposante des porcs. Mais cet engagement du corps est surtout vu dans la profession comme une noble valeur. Les efforts que les porchers exécutent quotidiennement sont assimilés à la pratique d'un sport qui nécessite une bonne condition physique. Comme le dit justement une salariée :

« Il ne faut pas oublier qu'on est dans le milieu rural et s'il y a un endroit culturellement où on implique la souffrance dans la vie... On a l'impression qu'on ne peut gagner les choses que par l'effort et la souffrance. »²⁴

Cependant, ce même exercice d'efforts est la cause principale de leur usure au travail. Une autre employée bretonne témoigne par exemple :

« Il y a des journées qui sont plus dures que d'autres, il y a des journées où je suis claquée, je n'ai plus qu'une envie c'est d'aller au lit, le jour du sevrage quoi, ça dépend des entreprises, là où je suis, le jour de sevrage pour moi, c'est la corvée parce qu'il faut sortir les cochons un par un, il faut les trier un par un, donc c'est vrai qu'il y a 400 cochons

²⁴ Porcher J. Cochons d'or

à sevrer, les sortir un par un de la case, plus après faire six heures de lavage, c'est épuisant pour moi. »²⁵

Beaucoup ne pensent pas rester dans le système jusqu'à la fin de leur carrière du fait de cet engagement physique.

Cependant, la pression psychologique n'est pas à négliger et a même tendance à être plus éprouvante car elle s'exerce elle aussi à de nombreux niveaux. S'occuper des porcs, qu'il s'agisse de la partie maternité ou la partie engraissement, implique de faire face à la maladie et à la mort des cochons. Au fur et à mesure que les rendements augmentent, le taux de mortalité s'accroît lui aussi. Dans ces conditions, les porchers se voient souvent dans l'obligation de tuer eux-mêmes les animaux malades, un geste difficile à accomplir et que certains avouent mettre plusieurs mois avant de s'y habituer. Outre la mort des animaux, l'équeutage et encore la castration sont des tâches ingrates qui font souffrir les animaux et qui, quand elles sont exécutées à la chaîne pèsent lourd sur le moral.

Les différences se creusent entre hommes et femmes au sein de la profession. En effet, les femmes doivent davantage faire leurs preuves dans un monde encore majoritairement masculin. Elles sont plus souvent cantonnées aux tâches de maternité du fait d'un rapport plus sensible aux animaux. Elles témoignent elles-mêmes que du fait de leur statut de mère, elles ont souvent plus de facilités à assister les truies dans leur période de gestation. Elles ont plus d'empathie pour les animaux et se rendent plus facilement compte de la dureté de leurs conditions de vie. Outre ces missions et à l'inverse, elles doivent davantage prouver leur engagement aux yeux des hommes qui considèrent encore souvent qu'elles manquent de force physique pour exécuter certaines tâches. Elles-mêmes affirment volontiers avoir énormément de mal à tuer les animaux malades et préfèrent généralement laisser cette corvée aux hommes. Pourtant, le fait qu'elles doivent faire leurs preuves est souvent perçu comme un challenge qui les motive dans leurs fonctions.

La notion de compétition est en effet très importante dans le métier de porcher car les rendements des troupeaux et la productivité de chaque animal est sans arrêt mesurée. Depuis les années 1970. Chaque éleveur rentre quotidiennement des données regroupées sous le nom de Gestion Technique des Troupeaux de Truies (GTTT) et Gestion Technico-Economique (GTE). Ces résultats portent par exemple sur le nombre de porcelets sevrés par truie ou encore le

²⁵ Porcher J, Cochons d'or

nombre de naissance par jour. Chaque éleveur de porcs dans chaque pays du monde dispose de ces mêmes indices et tous sont donc constamment en compétition les uns avec les autres. Cette facile mesure des chiffres et donc de la productivité de chaque élevage est souvent ce qui motive les salariés dans leur travail puisqu'ils savent où se placer vis-à-vis de leurs voisins. Si ces chiffres sont dans la moyenne haute, les éleveurs veulent être encore meilleurs et produire encore plus, dans les élevages où les chiffres se situent dans la moyenne basse, il y a également une volonté de redresser les résultats pour rester dans la compétition. Or, ces chiffres ne sont qu'un indicateur productiviste qui ne prennent pas en considération la perte totale des porcs sur l'ensemble de l'élevage qui pourtant augmente à mesure que la production s'accroît.

Si le désir de reconnaissance des éleveurs passe par cet esprit de compétition, c'est également pour combler le manque de considération qu'ils reçoivent de l'extérieur. En effet, qu'ils s'agissent de l'entourage des salariés, des consommateurs au courant des méthodes de production ou encore des riverains de porcheries, tous n'approuvent pas le travail de porcher. L'odeur du lisier épandu qui se propage sur des kilomètres ne jouent pas en leur faveur. Cette odeur omniprésente dans la porcherie les suit même encore le soir ou les week-ends chez eux et constitue une gêne dans leur vie privée, comme le raconte une salariée : « *au début, quand je rentrais, les enfants me disaient : Maman, tu pues !* »²⁶. Dans l'entourage des porchers, ceux qui sont au courant des techniques de castration ou d'équeutage les perçoivent parfois comme des êtres cruels ou sadiques puisqu'ils imaginent que leur métier ne consiste qu'en cela. Ces situations sont très dégradantes pour les salariés du secteur porcin puisque d'une part, ils effectuent un travail très pénible et ne trouvent, d'autre part aucun réconfort auprès de leur famille et de leurs amis. Dans ces conditions, l'industrie a de plus en plus de mal à former et recruter de nouveaux arrivants.

En effet, les jeunes en formation agricole ont de moins en moins d'attrait pour l'élevage porcin et dans des pays comme l'Allemagne, le dumping social sévit.²⁷ Ce sont souvent des travailleurs des pays d'Europe de l'Est qui sont engagés, il arrive que les contrats de travail qu'on leur fasse signer soient en allemand, langue qu'ils ne connaissent pas toujours. Ainsi, les abus sont monnaie courante, ils peuvent travailler davantage que ce qui est stipulé dans leur contrat sans percevoir de prime supplémentaire par exemple.

²⁶ Porcher J. Cochons d'or

²⁷ Niehuss J. Pauvres cochons, riche affaire

C) TOUT CELA A DES REPERCUSSIONS SUR LA SANTE DES CONSOMMATEURS

Un des risques que représente la consommation de charcuteries sur la santé humaine a été mis en lumière il y a quelques années. Il s'agit du lien qu'entretiennent les nitrites et les nitrates contenus dans la plupart des charcuteries avec le cancer colorectal. C'est un sujet qui avait fait l'objet d'une couverture médiatique mondiale assez importante en 2015 puisque c'est à cette date que les chercheurs du CIRC (Centre International de Recherche sur le Cancer) ont décrété pour la première fois que les charcuteries étaient un « cancérogène certain » pour l'Homme. Les chercheurs ajoutent qu'une consommation quotidienne de 50 grammes de charcuterie augmente de 18% le risque de cancer colorectal.²⁸ Cette affirmation nouvelle a fait l'objet d'un reportage puis d'un livre par Guillaume Coudray, auteur et réalisateur de documentaires. Dans son essai « Cochonneries, comment la charcuterie est devenue un poison », l'auteur s'attache à montrer cette corrélation entre nitrate et cancer. Cependant, la maladie n'est pas le seul mal qui pèse sur la santé des consommateurs.

Afin de se rendre plus performante, l'industrie porcine a croisé des races différentes de porcs. En croisant des gènes de différents animaux réputés pour une viande moins grasse ou une croissance plus rapide par exemple, l'industrie a standardisé les espèces pour n'en garder que quatre : Landrace, Piétrain, Duroc et Large White.²⁹ Dans 99% des cas, le cochon qui se retrouve dans notre assiette sera issu de l'une de ces races. En ce qui concerne les truies reproductrices, ce sont les Naïma qui sont le plus appréciées. Elles sont un croisement de plusieurs races chinoises et européennes qui leur donnent pour caractéristiques d'être hyperprolifiques et de générer beaucoup de viande pour peu d'os. Il en a été vendu 235 000 en 2006 à travers le monde.

Cependant, ces nombreux croisements génétiques rendent les cochons beaucoup plus fragiles. Il serait aujourd'hui impossible qu'un mâle d'une de ces espèces s'accouple naturellement avec une femelle sans que son cœur ne cède. Afin de parer cette extrême fragilité des animaux, les vétérinaires leur administrent dès la naissance des antibiotiques. C'est en effet dès leur plus jeune

²⁸ Coudray G. Cochonneries

²⁹ Saporta I. Le Livre noir de l'agriculture

âge que sont traités les porcelets qui ingurgitent près de 70% des antibiotiques de la porcherie. Le reste est réservé à la prévention des maladies. En effet, puisque les animaux sont parqués dans un espace restreint et qu'ils vivent au milieu de leurs déjections, les maladies se développent rapidement. Il arrive souvent qu'un animal tombe malade, dans ce cas, plutôt que de l'isoler du reste de ses congénères, le vétérinaire va administrer un antibiotique à tous les porcs de l'élevage via l'eau ou la nourriture. C'est ainsi qu'en Allemagne, un porc reçoit en moyenne trois à quatre fois des antibiotiques au cours de ses huit mois de vie.³⁰

L'industrie porcine allemande est la plus grande consommatrice d'antibiotiques en Europe. On retrouve en moyenne 150 milligrammes d'antibiotiques par kilogramme de viande de porc en Allemagne. Dans ce pays, 800 tonnes de ces médicaments sont administrées aux animaux d'élevage chaque année. C'est presque deux fois plus qu'en France. Cependant, c'est un phénomène global puisque dans le monde en 2009, 80% des antibiotiques fabriqués étaient reçus par le bétail, seuls les 20% restants servaient à soigner les humains.³¹

Cette surconsommation d'antibiotiques par les animaux d'élevage a des répercussions sur la santé humaine. À force de traiter des maladies qui ne se sont pas forcément développées chez tous les animaux, ceux-ci finissent par développer une antibio-résistance à ces produits. Alors qu'un antibiotique est sensé lutter contre une bactérie, celle-ci va muter en bactérie résistante, c'est-à-dire qu'en plus d'être insensible à l'antibiotique, elle va se multiplier. Il arrive de plus en plus souvent que ces bactéries deviennent insensibles à plusieurs antibiotiques, c'est alors qu'on parle de bactérie multi-résistante. Or en Allemagne, des études ont montrées que 20% de la viande de porcs consommable en supermarché présentait des souches de bactéries multi-résistantes. Ainsi, la santé du consommateur est mise en danger.

En effet, par ingestion de ces bactéries, notre organisme devient lui aussi plus résistant aux antibiotiques et les infections sont de plus en plus difficiles à traiter. Il faut alors administrer ce qu'on appelle des antibiotiques de réserve, ce sont des médicaments plus puissants qui sont généralement utilisés en dernier recours afin d'éviter que se développent les bactéries multi-résistantes. La colistine en est un exemple. L'OMS (Organisation Mondiale pour la Santé)

³⁰ Niehuss J. Pauvres cochons, riche affaire

³¹ Datagueule, Agriculture industrielle, produire à mort

préconise une utilisation très limitée de cet antibiotique or, il se trouve qu'il est également le troisième traitement le plus utilisé dans l'industrie porcine.³²

Au regard de tout ce que nous venons de mettre en lumière, il est désormais temps de s'interroger sur les contradictions du système d'élevage intensif et le peu d'alternatives qui se mettent en place.

³² Niehuss J. Pauvres cochons riche affaire

PARTIE III

FACE A CES DERIVES, DES MODELES
DE PRODUCTION DIFFERENTS SONT-
ILS ENVISAGEABLES POUR UN
FUTUR PLUS DURABLE ?

III) FACE A CES DERIVES, DES MODELES DE PRODUCTION DIFFERENTS SONT-ILS ENVISAGEABLES POUR UN FUTUR PLUS DURABLE ?

A) DES RAPPORTS DE FORCE SONT EN JEU ET CONTROLENT LE MARCHÉ

1. LE NAMI A DES INTERETS ECONOMIQUES ET POLITIQUES AUX ETATS-UNIS

Changer les mentalités n'est pas chose aisée, surtout lorsqu'on empêche les consommateurs de mieux s'informer sur la provenance de la viande qu'ils mangent. Les industriels ont tout intérêt à préserver le modèle qu'ils ont mis en place et ne voient pas d'un très bon œil les études scientifiques qui viennent mettre à mal leurs certitudes. C'est pourquoi ils se protègent grâce à des lobbys. Aux États Unis, le NAMI (North American Meat Institute) est le plus puissant d'entre eux. Il est né en 2015 de la fusion de l'AMI (American Meat Institute), le plus ancien lobby de l'industrie puisqu'il fut créé en 1906 à Chicago et du NAMA (North American Meat Association). Il est comparable aux lobbys du tabac tant son influence est grande et néfaste. En effet depuis 1944, l'AMI s'est doté d'une fondation qui organise des séminaires et des conférences auprès des professionnels du milieu et qui, depuis 1990 propose des sujets de recherche à des universités et à des entreprises privées. Ces recherches concernent principalement des sujets en rapport avec les effets de la salaison au nitrite de sodium, l'impact de la charcuterie sur la santé ou encore les maladies présentes dans la viande. Ce travail de recherche est très important pour le lobby, en effet, depuis 1999, plus de 8 millions de dollars ont été dépensés dans cette branche. Mais comme nous allons le voir plus en détails, ces recherches ne sont pas objectives puisqu'elles visent à protéger les industriels au détriment des consommateurs.³³

Durant les années 1970, un premier scandale éclate. Des recherches effectuées sur la santé publique relient directement le nitrite de sodium, utilisé dans le processus de salaison des charcuteries au cancer colorectal. Afin de parer cette mauvaise publicité, la fondation de l'AMI convoque ses propres chercheurs qui produisent des enquêtes contraires et déclarent que l'additif nitré est le seul moyen d'éviter le botulisme : une maladie qui peut contaminer le

³³ Coudray G. Cochonneries

consommateur si celui-ci mange de la charcuterie mais aussi d'autres produits en conserve. Cette maladie provoque une paralysie des muscles oculaires, des muscles buccaux et qui, si elle n'est pas traitée à temps, peut entraîner la mort par asphyxie en paralysant les muscles respiratoires. S'il est certes effrayant, le botulisme est pourtant très peu répandu. En effet, les seuls cas de botulisme récents concernent des jambons provenant d'animaux mal abattus et mal conservés chez des particuliers, sans respect des règles d'hygiène les plus élémentaires. Il est donc difficile d'imaginer que les puissantes industries de la viande porcine fassent fi de l'hygiène, soucieuses qu'elles sont d'éviter les scandales sanitaires. L'excuse du botulisme n'est en fait qu'un moyen pour les industriels de conserver l'additif nitré dans le processus de salaison de leur viande.

L'influence du lobby est telle qu'elle ne se limite pas au seul secteur économique, elle s'insinue même dans les plus hautes sphères de la politique. Grâce à ce premier scandale sanitaire, l'opinion publique est alertée sur les problèmes cancérigènes que pose la viande salée au nitrite, mais l'élection de Ronald Reagan en 1981 va changer la donne. Il va en effet nommer le président de l'AMI, Richard Lyng ministre de l'agriculture en 1986. Pendant les années que dureront sa présidence, la viande salée au nitrite ne sera plus inquiétée. Plus surprenant encore, ce qu'on désignait par « salaison » depuis le début de l'histoire de la charcuterie comme étant le traitement de la viande par le sel, devient sous l'administration Reagan : un processus de salage au sel et au nitrite. Des rapports produits par la fondation du lobby précisent que le nitrite serait même bénéfique sur la santé du fait qu'on en trouve également dans les légumes et dans la salive humaine. Cependant le processus chimique à l'œuvre au cours de la salaison de la viande n'est pas le même que celui qui est à l'œuvre dans les légumes ou la salivation, c'est pourquoi l'Organisation Mondiale de la Santé place la substance dans la liste des ingrédients cancérigènes. Mais rien ne semble changer, le lobby continue de dénigrer ces affirmations avec force, de rendre des ordonnances contraires qui contestent le lien entre nitrite et cancer. Le lobby de la viande industrielle est prêt à tout afin de protéger ses intérêts au détriment de la santé du consommateur.

Pourquoi une telle ferveur dans la défense du lobby ? S'il est prouvé que le nitrite est aussi néfaste, pourquoi refuser avec une telle conviction de mettre en place une alternative ? Il s'avère effectivement que le nitrite de sodium n'est pas le seul ingrédient nécessaire à la salaison des charcuteries. Les jambons de Parme d'Italie par exemple, ne sont justement pas traités avec cette substance et c'est cela qui leur confère ce gage de qualité. Cependant, ils sont plus long à produire car seuls le temps et le savoir-faire donnent au jambon de Parme ce goût inimitable et

cette teinte rouge appétissante. Ce sont deux atouts dont ne disposent pas l'industrie porcine américaine. Bannir l'additif nitré impliquerait un changement complet de la production et une baisse des rendements car, comme nous l'avons déjà dit, seul le nitrite donne à la viande ce goût et cette couleur en si peu de temps et rend de ce fait les charcuteries si bon marché.

2. L'INFLUENCE DES LOBBYS EST LA MEME EN FRANCE

On pourrait se dire que le problème du nitrite dans l'industrie porcine ne concerne que les Américains et que nous Français, sommes protégés de cet additif par le raffinement de notre gastronomie mais il n'en est rien. En 2005, le budget de l'industrie porcine française dédié à la communication atteignait les 15 millions d'euros.³⁴ Ce budget sert avant tout à s'armer contre les critiques extérieures à la filière en développant des stratégies marketing qui donnent à leur activité une image attractive et qualitative en dépit de la réalité. Ce budget est également alloué à la presse professionnelle qui s'adresse prioritairement aux éleveurs. Qu'il s'agisse de Porc Magazine, Réussir Porc ou Atout Porc, les méthodes de production qui sont décrites dans ces pages sont toujours celles des modèles industriels.

En plus de cela, les arguments du NAMI en faveur du maintien du nitrite dans les charcuteries sont repris par les industriels français pour deux raisons : la première est la même que celle prônée par les fabricants américains. Les industriels français veulent profiter des « avantages » de la salaison au nitrite afin d'accélérer leurs rendements et donc leurs profits. La deuxième raison, invoquée par certains éleveurs industriels concerne l'épandage. La Commission européenne, consciente de la pollution que produisent ces activités agricoles et industrielles a commencé dès 1991 à mettre en place des directives concernant la protection des eaux contre la pollution aux nitrates, les États ont donc été tenus de répertorier les zones de leur territoire plus exposées à ce risque afin de modifier les pratiques agricoles pour préserver les sols. En France, la Bretagne a été désignée comme région vulnérable, du fait qu'elle soit la première région en élevage porcin (avec plus de 8 millions d'animaux en 2006) Lors du recensement des zones à risque en 2000, 104 cantons bretons sur les 178 que compte la région ont été classés comme tel³⁵. La France a donc pris des mesures afin de restreindre le taux de

³⁴ Jocelyne Porcher, Cochons d'or, l'industrie porcine en questions

³⁵ Directives nitrates : équilibre de fertilisation, site de la Draaf

nitrate présent dans le sol et les eaux. Or, de nombreuses études ont prouvé qu'on retrouvait des traces importantes de nitrate dans le lisier, ces mesures visent donc à en limiter l'épandage. Mais cela n'est pas du goût de certains éleveurs industriels bretons. C'est pourquoi eux aussi s'abritent derrière les arguments du NAMI qui contestent la nocivité du nitrite présent dans la viande de porc afin de continuer à déverser du lisier puisqu'il est selon les affirmations du lobby, sans danger pour la santé et l'environnement.

Si le gouvernement tente tout de même certaines actions, comme le montre l'exemple des directives nitrates, elles restent marginales et ce, à cause de l'influence des principaux industriels porcins qui ont décidé en 2004 de fonder le Club des Amis du Cochon. La création de ce club a été réalisée par la société Com'Publics qui est connue pour son action de lobbying parlementaire. L'objectif non voilé de cette entreprise est de se rapprocher des hommes politiques influents afin d'orienter la législation dans l'intérêt de leur prestataire ; en l'occurrence, avec le club des Amis du Cochon de permettre à la filière industrielle porcine de se maintenir malgré les scandales. Ce Club bénéficie en effet d'une importante influence puisqu'il réunit plus de 250 hommes politiques dont les deux anciens présidents Nicolas Sarkozy et François Hollande. ³⁶

Le soutien du monde politique français à la filière industrielle est également très visible lors du Salon de l'Agriculture. Fièbre de sa tradition agricole, cette exposition annuelle est une exception française qui regroupe des éleveurs de tout le pays ainsi que tout le gratin politique pendant deux semaines. Ce salon a deux fonctions : montrer la diversité des richesses gastronomiques dont regorge notre pays et, plus insidieusement, désinformer le consommateur sur ce qu'il mange. En ce qui concerne le porc, les animaux qui sont montrés lors du salon ne sont que de race locale et sont dans des box remplis de paille où ils ont de la place. Montrer ainsi des Cul noir du Limousin ou des Gascons dans un lieu aussi agréable laisse à penser que c'est ainsi qu'est élevé la majorité des animaux dans notre pays. Or, dans l'élevage français, ces races « traditionnelles » ne représentent que 0.2% du cheptel. Si les races de cochons étaient par le passé presque aussi nombreuses que le nombre de cantons, il ne reste aujourd'hui plus que six races rustiques. L'élevage intensif les a décimées pour n'en avoir plus que quatre uniformes et standardisées, que nous avons listé plus tôt. Ces six races rares qui ne représentaient en tout que 1,3 millions de bêtes en 2007 disposent de conditions d'élevage exceptionnelles et c'est pour cela qu'elles sont mises en avant lors du Salon de l'Agriculture, malheureusement et

³⁶ Porcher J. Cochons d'or

comme nous l'avons déjà vu, les conditions d'élevage de plus de 99% du cheptel sont bien différentes.

Ainsi, les lobbys exercent une pression à la fois économique sur les producteurs en les incitant à garder leurs méthodes de production au détriment de la santé ou de l'environnement et disposent également d'une grande influence politique qu'ils appliquent sur les gouvernements. Tout cela contribue à maintenir ce système productiviste et rend difficile la conception d'autres formes d'élevage. Les rapports de force qui s'exercent sont défavorables à ceux qui s'écartent du modèle dominant. Pourtant, ces alternatives existent et se montrent efficaces et des pays comme la Suède ont même transformé cette alternative en norme.

B) POURTANT, « IL Y A DES ALTERNATIVES » QUI REMETTENT EN QUESTION LE MODELE DOMINANT

1. LE PORC SUEDOIS EST UN MODELE VIABLE

La Suède n'a pas attendu son adhésion à l'Union Européenne en 1995, pour prendre des mesures quant au bien-être des animaux d'élevage. Dès 1986, impulsé par les consommateurs, le pays a décidé l'interdiction de la présence d'antibiotiques dans l'alimentation des porcs et en 1988, les lois ont interdit le blocage dans les cages des truies en gestation.

Le pays scandinave a certes une production de porcs plus faible que certains de ses homologues européens comme l'Allemagne ou la France. On y compte en 2016 un cheptel de 1,3 millions de bêtes contre 27,4 millions en Allemagne et 12,7 millions en France la même année.³⁷ Mais cette production se porte bien du fait d'un marché national sur lequel elle peut compter, et ce, pour plusieurs raisons. La majeure partie de la production porcine est concentrée dans une seule région du pays, la Scanie, qui regroupe plus de 400 000 bêtes et où les fermes ont une taille comparable à celle des exploitations françaises.

Contrairement aux autres pays développés, la Suède a fait le choix d'une production davantage tournée sur la qualité que sur la quantité. Si le modèle reste productiviste, les lois réglementent strictement les élevages et des contrôles qualité sont effectués fréquemment.

³⁷ France Agrimer

Une plus grande qualité dans la production passe d'abord par des animaux en meilleure santé, c'est pourquoi leur bien-être est une priorité. Même si les porcs vivent dans des boxes comme ceux qu'on peut trouver dans les élevages français ou américains, ils y disposent de plus d'espace et surtout ils ne séjournent pas uniquement sur un sol en caillebotis. Dans ces élevages, les boxes sont décomposés en deux espaces bien distincts : les toilettes et la litière. Ils mangent et dorment donc sur un sol recouvert de paille (qui doit faire au moins 60% de la superficie totale de leur box) et font leurs besoins sur le caillebotis, qui filtre leurs déjections. Les cochons étant des animaux intelligents, ils font très vite la différence entre ces deux « pièces ». En plus d'être plus confortable, la paille mise à leur disposition leur sert également de jouet, en effet, ils s'amuse à la mordiller plutôt que de s'en prendre à leurs congénères ce qui rend superflu l'équeutage, d'autant plus que cette pratique est interdite dans le pays. Les hivers étant particulièrement froid en Suède, les élevages disposent d'un chauffage au sol, la qualité de l'air est réglementée et les nuisances sonores doivent être réduites.

L'alimentation des porcs est également contrôlée puisqu'elle ne contient pas d'antibiotique. Ce choix de limiter l'ingestion de médicaments s'accompagne d'une législation en matière de soins très réglementée. Contrairement à un élevage de porcs français dans lequel tout le box est traité en cas de maladie d'un seul animal, s'il s'avère en Suède qu'un cochon est malade, il est isolé du reste du box pour être soigné et le médicament qui va lui être administré ne vient pas du vétérinaire mais est attribué dans une pharmacie grâce à une ordonnance, comme c'est le cas pour les humains. Cette technique est très efficace puisque seuls 2% des porcs sont malades. La viande de porc suédoise ne contient donc presque jamais de résidus d'antibiotique. Elle ne contient de ce fait, aucune bactérie multirésistante.

Cependant cette qualité n'est pas sans prix car les coûts de production que nécessite un tel modèle d'élevage sont élevés. Si en 2016, cent kilogrammes de carcasse de porc coûtent en moyenne 139,6€ dans l'Union Européenne, ils en valent 181,9€ en Suède, ce qui en fait le pays d'Europe le plus cher en matière de viande porcine³⁸. De plus, avec l'intensification des échanges intra-européens, la viande de porc suédoise se retrouve en concurrence avec des viandes danoises et allemandes qui sont proposées à des prix 30 à 50% moins chers dans les mêmes supermarchés. Pour éviter une perte de parts de marché trop importante qui contraindrait le pays à changer son modèle de production si exceptionnel, l'État a mis en place un label qui informe la population de la qualité et de l'origine de la viande proposée. Celui-ci est très efficace

³⁸ France Agrimer

car 70% des suédois déclarent préférer cette viande locale plutôt que les importations des pays étrangers. Contrairement aux labels français ou allemands qui se multiplient et qui déroutent les consommateurs plus qu'ils ne les orientent, les consommateurs suédois font confiance à leurs élevages et sont au courant des engagements qu'implique le label.

En agissant de la sorte, le pays prouve que des alternatives peuvent voir le jour même en gardant un modèle d'élevage et de production industriels. Dans tous les pays, des éleveurs passionnés font le choix de se tourner vers un mode d'élevage plus respectueux des animaux et de l'environnement. En France, même si l'élevage industriel représente la quasi-totalité de la production porcine, on assiste à un renouveau des élevages extensifs à taille humaine et qui travaillent sans additifs. C'est le cas des producteurs de porcs noirs gascons.

2. UN EXEMPLE LOCAL : LE PORC NOIR GASCON

Dans la région Occitanie, entre la Haute Garonne et les Hautes Pyrénées, résiste l'une des dernières races rustiques encore existantes, c'est celle du Porc Noir Gascon. Alors que cette race comptait 10 000 verrats en 1953, ils ont progressivement disparu jusqu'à s'éteindre presque totalement puisqu'il ne restait que 34 truies en 1983. C'est alors que la poignée d'éleveurs qui les possédaient ont mis en place une filière qualité afin de promouvoir une viande de qualité et préserver des conditions d'élevage respectueuses des porcs et de l'environnement. Soutenus dans leur démarche par le Conservatoire du Patrimoine Biologique Régional depuis 1989, cette action a permis à la race gasconne de renaître de ses cendres puisqu'en 2011, on compte à nouveau 1000 truies chez plus de 70 éleveurs.

Pierre Matayron, un éleveur passionné de porcs noirs gascons décrit ses bêtes ainsi :

« Le Porc Noir Gascon est rustique et vigoureux, il supporte mieux que tout autre, les intempéries saisonnières et surtout la chaleur. Vif et alerte, avec de bons pieds et des paturons solides, bien droits, c'est un excellent marcheur. C'est aussi une race prolifique, bonne laitière, attentive et pleine de sollicitude pour ses petits. Habitué à vivre dans l'enceinte des fermes, il est également très sociable et curieux. »³⁹

³⁹ Matayron P. <http://www.pierre-matayron.fr/fr/le-porc-noir-gascon>

Pour être dénommé porc Gascon, l'animal est d'abord élevé dans la région où il gambade dans les prés. Les gestantes disposent de cabanes individuelles lorsqu'elles mettent bas et dans lesquelles, elles ont tout le loisir de s'occuper de leurs progénitures. Une fois, les petits sevrés, ceux-ci sont libres à leur tour de d'explorer leur territoire, ils se nourrissent principalement de glands, de châtaignes et de céréales. La croissance des porcs gascons est lente et ils vivent deux fois plus longtemps que leurs congénères élevés en captivité. En effet, il faut 15 à 18 mois pour que les cochons arrivent à maturité.

Le jambon cru qui est fabriqué à partir de porcs gascons est conçu également selon le processus de fumage traditionnel, sans additif nitré. La viande est séchée entre 18 et 24 mois avant d'être vendue.

Tout cela en fait une viande renommée dans le monde de la gastronomie. Et comme le remarque Pierre Matayron : « Il faut laisser faire la nature, prendre le temps. »⁴⁰ pour obtenir une telle qualité.

C) CEPENDANT, CES ALTERNATIVES RESTENT MARGINALES

1. LES ELEVEURS QUI CHOISISSENT LA PRODUCTION BIOLOGIQUE SE RETROUVENT CONFRONTES A D'AUTRES DIFFICULTES

Comme l'a montré la théorie du « path dependency », les producteurs qui font le choix d'un élevage respectueux des animaux et de l'environnement choisissent de s'écarter du système dominant et se doivent donc d'en réinventer un ce qui nécessite des coûts de production et un engagement très important.

Ils sont tout d'abord isolés du reste des éleveurs du fait du manque d'informations mises à leur disposition afin d'assurer la transition. En effet, de nombreux témoignages d'éleveurs dans le livre de Christian Nicourt, « être agriculteur aujourd'hui » coïncident sur le fait qu'on devient souvent producteur bio après avoir été dans un système conventionnel. S'il y a certes une connaissance du métier en amont, le passage en bio implique un apprentissage de techniques nouvelles. Or, et comme nous l'avons déjà vu, les formateurs dans le monde de l'élevage porcin

⁴⁰ Matayron P. <http://www.pierre-matayron.fr/fr/le-porc-noir-gascon>

sont très souvent partisans du modèle industriel et disposent de peu de connaissances sur les modèles alternatifs. Les producteurs bio doivent donc seuls, expérimenter directement les techniques qu'ils observent en échangeant avec d'autres éleveurs bio. Ces nouvelles techniques ont besoin de temps avant d'être parfaitement efficaces et c'est ce temps qui rend les coûts de production plus importants. Dans le livre de Christian Nicourt, un éleveur de porcs bio témoigne justement : « Quand on a fait la reconversion en bio, on s'est un petit peu renseigné sur les techniques culturales et tout ça. En fait, on s'est rendu compte qu'il y avait un vide ; qu'il n'existait aucun technicien en bio. Personne ne pouvait nous dire quoi que ce soit. Nous, ce qu'on a fait, on a été voir des producteurs en bio, on leur a dit : comment tu fais toi ? Et on s'est démerdé tous seuls...on a essayé les plâtres. »⁴¹

Un éleveur de porcs qui veut convertir son élevage en production biologique est confronté à une multiplication des tâches qui lui incombe. En effet, il doit souvent faire pousser lui-même les céréales qu'il va donner à manger aux cochons, ce qui nécessite à la fois de l'espace et un isolement du reste d'autres exploitations agricoles non biologiques dont l'épandage de pesticides ont des répercussions sur les terres voisines. L'éleveur de porcs normal combine souvent les tâches de naisseur et d'engraisseur, c'est-à-dire qu'il possède à la fois des truies en gestation afin d'obtenir des porcelets et qu'ils élèvent ceux-ci en les engraisant jusqu'à leur expédition à l'abattoir. La plupart des porcheries industrielles en France combinent toutes ces activités mais en élevage bio, les exploitations sont souvent plus petites et ne peuvent pas toutes les accueillir. Cette diversification des activités est d'autant plus perceptible par le fait que les éleveurs bio doivent de plus en plus souvent contrôler également l'aval de leur production. La viande que nous consommons est achetée directement en supermarchés la plupart du temps. Or ceux-ci, afin d'obtenir des prix toujours plus compétitifs, passent par des centrales d'achats qui imposent leur prix aux producteurs, souvent il est inférieur aux coûts de production de ces derniers mais ils n'ont d'autres choix que de s'y résoudre car cela représente une garantie pour eux, que leur viande trouvera des débouchés tout au long de l'année. Pour la viande bio, le problème se pose également mais il est amplifié par le fait que certaines centrales d'achat ne veulent pas travailler avec les éleveurs bio dont les rendements sont trop fluctuants. Nous aborderons ce problème plus en détail par la suite. Ces derniers se voient donc obligés de vendre eux-mêmes leur viande directement sur les marchés de proximité.

⁴¹ Nicourt C. Etre agriculteur aujourd'hui

Alors qu'un éleveur ordinaire fait naître et engraisse des porcs, un éleveur bio doit donc en plus de ces deux activités : cultiver les céréales qui nourrissent ses animaux, vendre la viande sur les marchés et donc souvent pour cela transformer lui-même ses porcs. En plus d'être donc naisseur-engraisseur, l'éleveur bio se fait donc aussi cultivateur, charcutier et commerçant. Cette reconversion totale s'accompagne donc d'un accroissement de la pénibilité et du temps de travail. Cette multiplication d'activités face à un temps limité implique une détérioration de l'accomplissement de certaines d'entre elles, c'est pour cela que des pénuries peuvent survenir. Afin de pallier cela, beaucoup d'éleveurs se voient donc dans l'obligation de déléguer une partie de leurs activités. S'ils ont assez d'espace et assez de moyens, ils peuvent choisir d'embaucher des travailleurs à qui ils confieront une partie des activités qu'ils trouvent moins intéressantes et donc contrôler la production de l'amont à l'aval. Cependant, dans les exploitations plus modestes qui ne peuvent se permettre de dépenses supplémentaires, il n'y a d'autres choix que de se séparer de certaines de ces tâches. Souvent, ce sont celles de naisseurs et de charcutier qui sont déléguées :

« On a été en conventionnel pendant pas mal d'années. Là on est en bio depuis maintenant 16 ans à peu près. Nous, on avait que des gestantes qui étaient en plein air. On a arrêté ça. On a arrêté les maternités aussi. Donc on ne fait plus que de l'engraissement maintenant, de l'engraissement sur paille en bio. C'est sûr que c'est de plus en plus difficile de trouver des porcelets en bio. Il n'y a pas beaucoup de paysans à faire ça parce que les conditions de travail dehors...Autant l'été je pense que c'est vachement agréable mais l'hiver c'est dur. C'est une question de travail. »⁴²

Ainsi, ces éleveurs qui ne font plus naître leurs porcelets doivent les importer d'autres fermes. Cependant, puisque c'est une activité qui est délaissée par la plupart des éleveurs bio, il peut y avoir pénurie de porcelets bio. Et les éleveurs français n'ont parfois pas d'autres choix que d'en importer. Dans l'idéal, ils doivent aussi provenir d'élevage bio. Cependant ce n'est pas toujours possible, la loi a donc dû s'adapter et permettre que soient quand même considérés comme bio des porcelets issus d'élevages intensifs à la condition qu'ils soient engraisés plus longtemps que les autres avec une alimentation biologique.

Les éleveurs peuvent également choisir d'importer des porcelets bio de pays voisins comme l'Allemagne par exemple. Mais les conditions d'attribution d'un label écologique dans

⁴² Nicourt C. Etre agriculteur aujourd'hui

ce pays sont plus laxistes qu'en France. En effet, dans le documentaire de Jens Niehuss « Pauvres cochons, riche affaire » une visite d'un élevage en Allemagne, qui se revendique bio, montre des boxes semblables à ceux qu'on retrouve dans les élevages conventionnels où un cochon adulte de plus de 100kgs dispose d'un espace qui n'est pas plus grand qu'une baignoire. Contrairement à la Suède, il n'y a pas d'espace toilettes et d'espace literie mais uniquement un sol en caillebotis sur lequel déambuler. Les porcs ne disposent pas de paille pour jouer mais d'un jouet en caoutchouc qu'ils sont une trentaine à se disputer. Si ces cochons disposent d'un label bio, c'est grâce aux céréales qu'ils consomment qui sont issus de l'agriculture biologique, cependant le bien-être animal ne rentre pas en compte. Il y a en Allemagne, encore plus qu'en France, une multiplication de labels qui ne sont pas forcément bien contrôlés puisque les éleveurs sont libres d'en créer selon leurs propres principes.

Ainsi, l'élevage biologique, bien qu'étant une alternative de choix au système dominant doit être mieux accompagné pour permettre aux éleveurs qui font ce choix de ne pas se retrouver assiégés par de nouvelles contraintes et les normes biologiques doivent coïncider d'un pays à l'autre. Il est urgent de changer notre manière de produire, la planète nous lance chaque jour un cri d'alerte que les producteurs industriels porcins ne semblent pourtant pas entendre.

CONCLUSION

CONCLUSION

Le but premier de la modernisation de l'agriculture consistait à l'amélioration des conditions des travailleurs en accélérant et en mécanisant les étapes de transformation aux Etats-Unis. Un demi-siècle plus tard en France, cette même modernisation avait pour but de reconstruire l'économie du pays, suite au deuxième conflit mondial. Cependant en transformant l'agriculture en une industrie, les nobles objectifs initiaux ont vite cédé leurs places à un besoin permanent de rendements et de productivité croissants. Aujourd'hui, l'élevage industriel porcin s'étend aux quatre coins de la planète. Il impose les mêmes méthodes de production à tous les pays qu'ils traversent et sait s'adapter à chaque culture. Cette omniprésence le rend si puissant qu'il est encore plus difficile à remettre en question. Il est la norme mondiale. Conscients de leurs intérêts économiques, les professionnels du milieu usent de leur pouvoir auprès des sphères politiques afin d'asseoir leur vision uniforme de l'élevage malgré les conséquences néfastes que ce système implique.

Pourtant, l'élevage industriel est loin de faire l'unanimité. A mesure que nous devenons plus informés sur la réalité de cet élevage, sur tout ce qu'il implique en matière de souffrance animale, de dégradations environnementales et de mise en danger de la santé des consommateurs, les alternatives fleurissent dans des pays comme les Etats-Unis ou la France qui ont vu s'installer, en parallèle des « méga-porcheries », des élevages en pleine nature et à taille humaine. La Suède est également parvenue à proposer un modèle hybride d'élevage intensif qui préserve davantage les conditions de vie des porcs et la santé des consommateurs.

En observant ce phénomène de systèmes d'élevages agricoles antagonistes, le sociologue Bertrand Hervieu parle de « coexistence des mondes agricoles »⁴³. Selon lui, le fait qu'il existe des exploitations industrielles et des élevages extensifs constituent une situation agricole nouvelle et complexe et non pas une homogénéisation des manières de produire. Il en conclue donc que tant que l'élevage industriel vivra, les alternatives persisteront car ils ne peuvent pas fonctionner l'un sans l'autre. Cette notion peut toutefois être remise en question du fait de rapports de force inégaux entre les acteurs industriels d'un côté et ceux qui tentent ou voudraient mettre en oeuvre des alternatives de l'autre.

⁴³ B. Hervieu, F. Purseigle, Sociologie des mondes agricoles

En effet, les industriels de l'élevage porcin intensif ont à leur disposition des pouvoirs dont les producteurs indépendants sont dépourvus. Les premiers possèdent incontestablement une rentabilité inégalable du fait des quantités gigantesques de viande qu'ils produisent et qu'ils proposent au prix le plus bas sur le marché. C'est un point crucial aux yeux des gouvernements, car dans un désir de performances économiques, ceux-ci préfèrent accompagner les industries rentables qui participent à la croissance du pays. Le prix d'achat abordable constitue également un facteur non négligeable de la forte demande dont bénéficie cette viande. En dernier lieu, les industriels ont un budget conséquent alloué à leur communication. Ce budget leur permet de protéger leur image contre les attaques extérieures. En effet, en ponctuant souvent leurs campagnes publicitaires d'images de porcelets rose bonbon dans des champs verts éclatants, ils renvoient l'idée aux consommateurs que c'est ainsi que sont élevés les cochons dans la majorité des cas, ce qui peut les influencer dans leurs décisions d'achat.

Ce rapport de force inégal semble avantager les industries au détriment des alternatives responsables qui n'ont alors que de maigres parts de marché à se partager. C'est en cela qu'il paraît alors difficile de parler de coexistence des mondes agricoles puisque les alternatives subissent plus de pressions et disposent surtout de territoires moins grands sur lesquels « coexister » avec les industries.

C'est en cela qu'il est nécessaire de changer d'échelle et que Bertrand Hervieu apporte un éclairage intéressant en avançant cette théorie de coexistence des mondes agricoles. En effet, si nous observons l'industrie porcine à l'échelle mondiale, nous ne distinguons que les plus grands groupes très médiatisés. Mais en se plaçant à une échelle locale, nous observons une plus forte concentration des alternatives au modèle dominant. Qu'il s'agisse d'élevages de plein air ou de boucheries artisanales, ces autres méthodes sont ancrées dans le territoire et descendent directement d'une tradition paysanne. Si des changements sont en cours, ils proviennent des territoires directement et se répandent plus discrètement et plus lentement que l'ancien modèle mais parviendront peut-être un jour, à peser dans le rapport de force actuel.

Aujourd'hui, en France, du fait d'une plus grande connaissance sur les méfaits de l'agriculture moderne, les alternatives fleurissent et font de plus en plus d'émules. Qu'il s'agisse d'AMAP (Association pour le Maintien de l'Agriculture Paysanne), de circuits courts ou encore de coopératives de consommation, les modes d'alimentation évoluent et appellent à un changement durable.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

ESSAIS

Boorstin (Daniel), *Histoire des Américains*, Etats Unis, Robert Laffont, 1991, 1620 p.

Coudray (Guillaume), *Cochonneries*, Paris, La Découverte, 2017, 267 p.

Dufumier M. (dir.), *Un agronome dans son siècle, actualité de René Dumont*, Paris, Khartala, 2003, 319 p.

Hervieu (Bertrand), Purseigle (François), *Sociologie des mondes agricoles*, Paris, Éditions Armand Colin, 2014, 318 p.

Laurentin (Emmanuel), *La France et ses paysans*, Italie, Editions Bayard, 2012, 220 p.

Nicourt (Christian), *Être agriculteur aujourd'hui (L'individualisation du travail des agriculteurs)*, Editions Quae, Clermont Ferrand, 2013, 287 p.

Polanyi (Karl), *La Grande Transformation*, Domont, Gallimard, 1983, 468 p.

Porcher (Jocelyne), *Cochons d'or, L'industrie porcine en questions*, Editions Quae, Nancy, 2010, 255 p.

Saporta (Isabelle), *Le livre noir de l'agriculture*, Saint-Amand-Montrond, 2011, 250 p.

ARTICLES

Guiomar (Xavier) et al. « POUR », Éloge de l'élevage... Mais quel élevage ? 2016/3 (N° 231)

Mouret (Sébastien), porcher (Géraldine), « Les systèmes industriels porcins : la mort comme travail ordinaire », *Natures Sciences Sociétés* 2007/3 (VOL. 15)

Palier (Bruno), Bonoli (Guiliano), « Phénomènes de Path Dependence et réformes des systèmes de protection sociale », *Revue française de science politique* 1999/3 (Vol. 49)

Tissot (Cyril) et al. « Modélisation d'une activité agricole à fort impact environnemental en zone côtière », *L'Espace géographique* 2006/2 (Tome 35)

« Agriculture, une réforme à petits pas », *Alternatives économiques*, janvier 2014, n°331

DOCUMENTAIRES AUDIO ET VIDEOS

Bringer (Benoît), *Faut-il arrêter de manger les animaux ?* [Documentaire], Premières lignes avec la participation de France Télévisions, 2018, 71 min.

Brugier (Arnaud), *Les Petits gars de la campagne* [documentaire], La Main Verte, 2013, 80 min.

Latulippe (Hugo), *Bacon* [documentaire], 2001, André Gladu, 82 min.

De la Moissonière (Marine), *Industrie porcine, les limites de la réussite espagnole*, reportage RFI, 16 min.

Association L214, *Pâté Henaff, souffrance en boîte* [vidéo YouTube], 2017, 4 min.

DataGueule, *Agriculture industrielle, produire à mort*, [vidéo YouTube], Premières lignes, 2017, 13 min.

SITES INTERNET

Matayron (Pierre), « Le porc noir gascon », Pierre Matayron,

<http://www.pierre-matayron.fr/fr/le-porc-noir-gascon>

Agreste, « Agreste Animaux de boucherie »,

http://agreste.agriculture.gouv.fr/IMG/pdf/2017_039inforapchepelporcins.pdf

FranceAgrimer, « Les filières de l'élevage français »,

http://www.franceagrimer.fr/content/download/3130/17002/file/porcs_20103.pdf

Le Colzer (Yannick), Lundeheim (Niels), Simonsson (Allan), « Suède, une production porcine sous contrainte », TechniPorc, 1998,

<http://www.ifip.asso.fr/sites/default/files/pdf-documentations/tp1998n5lecolzer.pdf>

Avelin (Christine), « Données et bilans de France AgriMer- Les produits carnés-viande porcine », France AgriMer, 2017

<http://www.franceagrimer.fr/content/download/53391/515530/file/STA-VIA-PORC-Donn%C3%A9es%20statistiques%202016.pdf>

« Directives nitrates : équilibre de fertilisation », Direction régionale de l'alimentation, de l'agriculture et des forêts de Bretagne,
<http://draaf.bretagne.agriculture.gouv.fr/Directives-Nitrates-Equilibre-de>